
GAUDEO

Bot. in Paris this Edition
of MyK:

RELATION
DE CE QVI S'EST PASSÉ DE PLVS REMARQVABLE AVX MISSIONS DES PERES de la Compagnie de IESVS, EN LA NOVVELLE FRANCE,

aux années mil ſix cens ſoixante-ſept & mil ſix cens ſoixante-huit.

Envoyée au R. P. ESTIENNE DECHAMPS *Provincial de la Province de France.*



A PARIS,
Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY, Imprimeur du Roy, ruë S. Iacques, aux Cicognes.

M. DC. LXIX.
Avec Privilege de ſa Majeſté.



AV REVEREND PERE ESTIENNE DECHAMPS,

Provincial de la Compagnie de IESVS dans la Province de France.



ON REVEREND PERE,

Cette Relation fera voir les fruits de la Paix, dont les cinq Nations Iroquoises furent obligées de nous rechercher l'année derniere, apres y avoir esté contraintes par les troupes que sa Majesté nous avoit envoyées; qui ayant à leur teste Monsieur de Tracy, auoient esté porter la

terreur & la desolation dans ce qu'il y avoit de plus fier & de plus superbe parmy nos ennemis. Nos Missions qui dés-lors y furent heureusement commencées par son authorité, pour l'affermissement de la Paix, & pour le salut des ames; s'y sont multipliées avec tant de bonheur, que nous y avons cinq Missions, dans toutes les Nations Iroquoises; où par la grace de Dieu, nous trouvons par tout des Chrestiens, Hurons & Algonquins, pris autrefois en guerre, qui nous reclament, & qui reconnoissent la voix de ceux qui les ont baptisez. Le Roy continuant ses bontez sur la Nouvelle France, y entre-

tient toûjoûrs des troupes, pour maintenir cette Paix; & la plusſpart de ceux qui devoient eſtre reformez, de ſoldats ſe ſont faits habitans ſur le Pays; en ſorte que les forces y ſont demeurées quaſi entieres, qui en pleuplant la colonie, y donneront de nouveaux ſoldats tous faits pour le Pays, ſans aucune depenſe, ny pour la ſolde, ny pour leur entretien. Nous remercions V. R. du ſecours des Miſſionnaires qu'elle nous a envoyez; Nous vous en demandons encore de ſurcroit, les peuples de ces contrées eſtans tellement diſſipez de tous coſtez, à quatre & à cinq cents lieuës d'icy; que nous ſommes

contrains de nous dissiper aussi nous-mesmes, pour aller porter par tout la lumiere de l'Evangile. Nous demandons pour cét effet le secours des prieres des gens de bien, qui liront cette Relation:, & celles de V. R.

MON REVEREND PERE,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant serviteur en N. S.
FRANÇOIS LE MERCIER.

TABLE DES CHAPITRES.

RELATION



RELATION DE CE QVI S'EST PASSE' DANS LA NOVVELLE-FRANCE és années 1667. & 1668.

CHAPITRE I.

Des avantages qu'on retire de la paix faite avec les Iroquois.



OVS avons commencé depuis plus d'un an à joüir des fruits de la paix, & à gouster les douceurs du repos que les armes de sa Majesté nous ont procuré par la soûmission des Iroquois.

Il fait beau voir à present presque tous les rivages de nostre Fleuve de S. Laurent habités de nouvelles colonies, qui vont s'estendant sur plus de quatre-vingt-lieuës de païs le long des bords de cette grande Riviere, où l'on voit naître d'espace en espace de nouvelles Bourgades qui facilitent la navigation, la rendant & plus agreable par la veuë de quantité de maisons, & plus commode par de frequens lieux de repos.

C'est ce qui cause un changement notable en ce païs par les accroissemens qui s'y sont faits, plus grands, depuis qu'il a pleu au Roy d'y envoyer des troupes, qu'il n'en avoit receu dans tout le temps passé, & par l'establissement de plus de trois cents famil-

les en aſſés peu de temps; les Mariages eſtans ſi frequens que depuis trois ans on en a fait quatre vingt-treize dans la ſeule Parroiſſe de Quebec.

La crainte des ennemis n'empêche plus nos Laboureurs de faire reculer les foreſts, & de charger leurs terres de toutes ſortes de grains, dont elles ſe trouvent capables autant que celles de France, quand on leur donnera une ſemblable culture. Nos Chaſſeurs vont bien loin en toute aſſurance courir l'Orignat, avec un profit ſignalé qu'ils retirent de cette chaſſe. Les Sauvages nos alliés ne craignans plus d'eſtre ſurpris en chemin, nous viennent chercher de tous coſtés de cinq & ſix cents lieuës d'icy, ou pour reſtablir leurs commerces inter-

rompus par les guerres, ou pour en commencer de nouveaux, comme pretendent faire des peuples fort éloignés, qui n'avoient jamais paru icy, & qui sont venus cét Esté dernier pour ce sujet.

Les Iroquois même, comme s'ils cessoient d'estre & Sauvages & Iroquois, remplissent quelques-unes de nos habitations, pendant une bonne partie de l'année, & font leur traite avec nos François, avec toute la privauté souhaitable, & ils feroient bien plus, & même se viendroient habituer parmy nous, si la guerre qu'ils ont avec une nation qu'on appelle les Loups, ne les empêchoit pas de venir en assurance chez nous.

Ces biens dureront autant que la paix, & celle-cy autant que les

Iroquois ſeront en crainte, dans laquelle il eſt important de les maintenir, ſi l'on veut pouſſer l'établiſſement des Colonies, qui ont pris de ſi heureux commencemens.

C'eſt à quoy travaille fortement Monſieur de Courcelle Gouverneur de tout ce pays, qui ayant ietté les premieres frayeurs dans les terres des ennemis par ſes marches ſi hardies, les y maintient par l'apprehenſion de quelque ſemblable deſaſtre, n'y ayant rien qu'ils ne doivent craindre d'un courage égal au ſien, & dont ils ont eu des preuves ſi eſtonnantes.

Pendant qu'il conſerve les Iroquois en paix par l'apprehenſion de la guerre & par la conſervation des Forts de ſainte Anne & de ſaint Iean, dont la proximité

les retient dans la crainte & dans leur devoir,

Monſieur Talon Intendant pour le Roy n'a point ceſſé d'appliquer tous ſes ſoins pour le bien univerſel de ce païs, pour la culture des terres, pour les decouvertes des mines, pour les avantages des negoces & pour toutes les commodités qui peuvent ſervir à l'établiſſement & à l'agrãdiſſement de cette Colonie, deſorte que nous regreterions beaucoup plus ſon retour en France, ſi nous n'avions eu Monſieur de Boutroüe ſon ſucceſſeur. C'eſt tout ce que nous pouvons ſouhaitter d'avantageux pour bien reparer cette perte.

Ce ſont des obligations toutes nouvelles dont noſtre Canada eſt infiniment redevable à ſa Majeſté, qui par une bonté tout à fait Roya-

le a changé la face de ce pays, par ces puissans secours qu'il y a fait passer avec de si grandes depenses: entre autres le Regiment de Carignan Salieres, dont bon nombre d'Officiers & plus de 400. Soldats ont grossi la Colonie, s'estans faits habitans avec de tres avantageuses conditions: car on a donné à chacun des Soldats cent francs, ou cinquante liures avec les vivres d'une année, à son choix: & cinquante escus au Sergent, ou cent francs avec les vivres d'une année, aussi à son choix: ce qui est cause que fort peu retournent en France avec Monsieur de Salieres Colonel dudit Regiment; qui aprés avoir blanchi dans les armées de France, où il s'est fait assés connoistre, est venu icy prendre part à la gloire de la reduction des

Iroquois, desquels il en a emmené cinq de diverses nations, même de celle d'Andastoé, pour les presenter au Roy.

On commence aussi à s'appliquer à nos Sauvages d'icy ; car depuis quelques Conferences que Monsieur Talon a eües sur les intentions du Roy, expliquées par les dépesches receuës de Monsieur Colbert, en ce qui regarde l'education des Sauvages, & leur conformité à nos mœurs ; Monseigneur l'Euesque de Petrée, & les Peres Iesuites ont déja mis dans leurs Seminaires un nombre de petits garçons Sauvages, pour y estre élevés avec les enfans François : ce que Messieurs les Ecclesiastiques qui sont au Mont-Royal ont aussi pris resolution de faire, comme encor Monsieur Talon,

qui eſt dans le deſſein de faire éle-
ver cinq petites filles dans le Semi-
naire des Meres Vrſulines.

Et parce qu'un païs ne peut pas ſe former entierement ſans l'aſſi-
ſtance des Manufactures, nous voyons déja celle des ſoulliers, & des chapeaux commencées; celle des toilles & des cuirs projetées, & on attend que la multiplication qui ſe fait des moutons, produiſe ſuffiſament des laines, pour intro-
duire celle des draps, & c'eſt ce que nous eſperons dans peu, puiſ-
que les beſtiaux ſe peuplent icy abondamment, entr'autres les cheuaux, qui commencent à ſe diſtribuer dans tout le païs.

La Braſſerie que Monſieur Ta-
lon fait conſtruire, ne ſeruira pas peu auſſi pour la commodité pu-
blique, ſoit pour l'eſpargne des

boiſſons enyurantes, qui cauſent icy des grands deſordres, auſquels on pourra obuier par cette autre boiſſon qui eſt tres ſaine & non mal faiſante; ſoit pour conſerver l'argent dans le païs, qui s'en divertit par l'achapt qu'on fait en France de tant de boiſſons; ſoit enfin pour conſumer le ſurabondant des bleds, qui ſe ſont trouvés quelquefois en telle quantité, que les Laboureurs n'en pouvoient avoir le debit.

Mais quoy que tout ce que nous avons dit, ſoit bien conſiderable pour faire paroître les fruits de la paix; c'eſt peu neanmoins en comparaiſon des avantages qu'elle donne pour la converſion de tous les Sauvages de ces contrées. C'eſt ce qu'on verra dans cette Relation par le reſtabliſſement des

Miſſions, dont la guerre avoit arreſté le cours : ſix Peres Ieſuites ſont épars dans toutes les Nations Iroquoiſes, & y ont déja reſtably quatre Egliſes conſiderables, & baptiſé plus de cent cinquante perſonnes, outre cinquante autres Iroquois preſque tous Adultes, qui ont eſté baptiſés à Quebec.

Quatre autres Ieſuites ſont à courir à plus de quatre cens lieuës d'icy dans les Miſſions des Outaoüacs, où ils ont préché l'Evangile à plus de vingt-cinq Nations differentes ; & receu à l'Egliſe par le ſaint Bapteſme, plus de quatre-vingt perſonnes cette derniere année.

Deux autres Peres deſcendent à Tadouſſac, l'un pour y hiverner & cultiver cette Egliſe, qui s'eſt acrüe de quarante Neophytes, &

l'autre pour donner commencement à celle des Gaſpeſiens, qui ſe reüniſſent par la commodité que leur en donne la paix.

Mais parce que la moiſſon devient plus ample que iamais dans une ſi vaſte eſtenduë de païs, & parmy tant de Nations differentes, où il nous eſt permis d'aller maintenant; la Providence divine y a pourveu d'une façon particuliere, parceque d'un coſté elle a augmenté le Seminaire de Monſeigneur l'Eveſque de Petrée eſtably à Quebec, de quelques Eccleſiaſtiques, partie du païs, partie venus de France, pour ſe joindre à ceux qui cultivent tant de Colonies differentes, avec un zele pareil à celuy qui les a fait mépriſer les douceurs de la France, pour ſe venir conſumer icy par des travaux inconcevables.

Et d'un autre costé cette mesme Providence nous a fourny un puissant renfort par la venuë de Monsieur l'Abbé de Queylus, avec plusieurs Ecclesiastiques tirés du Seminaire de S. Sulpice, lesquels vont joindre à Mont-Royal ceux qui y sont, & dont deux ont esté enuoiés par Monseigneur de Petrée cét Esté dernier, à une peuplade des Iroquois d'Oïogoüen, qui se sont placés depuis peu sur les rives du Nort du grand Lac Ontario.

On ne peut esperer de tant de braves Missionnaires que de tres-heureux succés, desquels ce païs sera encor redevable au Roy, qui pousse avec bien plus d'ardeur l'agrandissement du Royaume de IESVS-CHRIST, que l'étenduë de ses Estats. Et nous ne doutons point

que Dieu n'ait voulu adjoûter ce bon-heur à la gloire de noſtre grand Monarque, de ſe ſervir de luy & de ſes Armes, pour faire part de ſon pretieux ſang à tous les peuples de ce païs, & dont quatre cens Sauvages qui ont eſté baptiſés cette année, reſſentent déja les effets, ainſi qu'on va le déclarer plus en detail.

CHAPITRE II

De la Miſſion de ſainte Marie chez les Iroquois d'Agnié.

LEs Peres Fremin, Pierron & Bruyas, eſtants partis dés le mois de Iuillet de l'année 1667. pour aller chez les Iroquois inferieurs, y renouveler les Miſſions que les guerres avoient interrom-

puës, & ayant esté arrestés long-temps dans le Fort sainte-Anne à l'entrée du Lac Champlain, par la crainte d'une bande de Sauvages Mahingans, que nous apellons les Loups, ennemis des Iroquois; partirent enfin de ce Fort, resolus de courir les mêmes risques, & passer par les mêmes dangers que subiroient les Ambassadeurs Iroquois, avec lesquels ils alloient de compagnie en leur païs. Nous ne pouvons pas donner une plus nette connoissance de leur voyage, de leur arrivée, de leur reception, & des fruits qu'ils y ont commencé de faire pour planter la Foy dans ces terres desertes & barbares, qu'en les entendant parler dans leur Iournal, qu'ils en ont dressé depuis leur depart iusqu'à leur demeure fixe & arrestée dās les Bour-

gades Iroquoiſes. Voicy comme il commence.

ARTICLE I.

Voyage de trois Peres Ieſuites chez les Iroquois Inferieurs.

LE retardement que la crainte de la nation des Loups nous a fait faire dans les Forts, nous ayant donné la commodité d'y rendre quelque ſervice aux Soldats, par une eſpece de Miſſion que nous leur avons faite ; enfin nous nous embarquâmes la veille de S. Barthelemy ſur les quatre heures du ſoir, pour aller prendre giſte à une lieuë du dernier Fort des François, qui eſt celuy de ſainte Anne, & depuis, tant de iour que de nuit, nous pourſuivîmes heureuſement noſtre voyage ſans dé-

couvrir

couvrir aucune piſte des ennemis. Ils avoient pris le coſté du Sud pour retourner en leur païs, & nous tenions le coſté du Nord dans le Lac de Champlain.

Nous avons admiré d'abord le ſoin que nos Iroquois Chreſtiens avoient de prier Dieu tous enſemble, auſſi-toſt aprés l'embarquement, nonobſtant qu'ils euſſent aſſiſté à la ſainte Meſſe que nous diſions tous les jours de grand matin. Ces prieres achevées, nous nous mettions tous à ramer comme de pauvres forçats depuis le matin juſqu'au ſoir; pas un de nous trois n'avoit appris ce meſtier; mais le peu de monde qu'il y avoit avec nous pour porter les travaux neceſſaires, nous obligeoit à nous y engager. Nous traverſâmes gayement tout ce grand Lac, déja trop

renommé par le naufrage de plusieurs de nos François, & tout fraichement par celuy du ſieur Corlart commandant d'un Hameau des Hollandois proche d'Agnié, qui venant à Quebec pour y traiter de quelques affaires importantes, fut noyé en traverſant une grande baye, où il fut ſurpris de l'orage.

Nous arrivâmes à trois quarts de lieuë du Sault, où ſe decharge le Lac du S. Sacrement: Nous nous arreſtâmes tous en cet endroit, ſans en ſçavoir la cauſe, ſinon quand nous viſmes nos Sauvages ramaſſer ſur le bord de l'eau des pierres à fuzil preſque toutes taillées. Nous ne fiſmes point pour lors de reflexion à cela; mais depuis nous en avons ſceu le myſtere; car nos Iroquois nous ont dit qu'ils ne manquent jamais de s'arreſter en cet

endroit, pour rendre hommage à une nation d'hommes inviſibles, qui habitent là, dans le fond de l'eau, & s'occupent à preparer des pierres à fuſil, preſque toutes taillées, aux paſſans, pourueu qu'ils leur rendent leurs deuoirs en leur preſentant du petun : s'ils en donnent beaucoup, ils leur font grande largeſſe de ces pierres : Ces hommes marins vont en canot comme les Iroquois, & quand leur grand Capitaine vient à ſe jetter à l'eau pour entrer en ſon Palais, il fait un ſi grand bruit, qu'il remplit de frayeur l'eſprit de ceux qui n'ont pas connoiſſance de ce grand Genie, & de ces petits hommes. Au recit de cette fable que nous en firent fort ſerieuſement nos Iroquois, nous leur demandâmes s'ils ne donnoient pas auſſi

à petuner au grand genie du Ciel, & à ceux qui demeurent auec luy? Ils respondirẽt qu'ils n'en auoient pas besoin comme ceux de la terre. L'occasion de ce conte si ridicule est qu'en verité le Lac est agité souvent de tres horribles tempestes, qui causent de furieuses lames, sur tout dans le bassin où le sieur Corlart, dont nous venons de parler, est pery, & quand le vent vient du costé du Lac, il pousse sur ce rivage quantité de pierres dures & propres à faire du feu.

Ie passay vne belle Ardoisiere, dit vn des trois Peres, que nous avons trouuée à cinq lieuës du Lac du S. Sacrement, à la portée du canon d'un petit Islet de 20. pieds environ de diametre. Elle n'est pas de la nature de tou-

tes celles que i'ay vuës ſur les rivages de la mer, ou aux environs de Quebec, qui n'ont que de l'apparence; mais celle-cy eſt toute ſemblable à celles que i'ay veuë dans les Ardennes de noſtre France; La couleur eſt d'un beau bleu; les lames ſe levent aiſement ſi grandes, & ſi petites qu'on veut, fort tendres & fort douces.

Pendant que ie m'areſtay à cette Ardoiſiere, nos matelots debarquants au bout du Lac du S. Sacrement, & ſe preparants au portage, qui eſt d'une petite demi-lieuë au trauers des bois, chacun ſe charge des hardes & des canots; dans leſquels nous eſtants rembarqués, enfin apres quelques coups d'avirons, nous les quitâmes, bien ioyeux d'eſtre heureuſement arriués au bout du Lac,

d'où il ne nous restoit plus que trente lieuës de chemin par terre, pour nous rendre au terme, où nous aspirions depuis si long temps.

Tout le païs des Iroquois estoit alors dans des aprehensions si estonnantes d'une nouvelle armée des François, que depuis plusieurs jours quatorze gueriers estoient continuellement en sentinelle, a l'entrée de ce Lac, pour decouvrir la marche de cette armée, & pour en porter en diligence les nouvelles à toute la Nation; afin de luy venir dresser des embûches dans les bois, à la faveur desquels ils pretendoient l'ataquer auantageusement & la harceler dans les defilés. Il y auoit donc là vne troisiéme bande postée à son tour, pour faire ces dé-

couvertes ; mais par un grand bon-heur pour eux & pour nous, au lieu d'ennemis, nous leur fûmes des Anges de paix ; & eux de Lions qu'ils estoient, ils se firent nos valets, & nous seruirent bien à propos de portefaix; la Providence nous les ayants preparez pour se charger de nos paquets, que nous auions bien eu de la peine à transporter par terre iusqu'au païs.

Nous marchons donc de compagnie à petites journées, & nous nous rendons à trois quarts de lieuë de leur principale Bourgade, nommée Gandaoüagué, qui est celle que feu le Pere Iogue a arrosée de son sang, & où il a esté si mal traité pendant dixhuit mois de captiuité. On nous y receut avec les ceremonies ordinaires,

& avec tout l'honneur imaginable. Nous fûmes conduits dans la cabanne du premier Capitaine, où tout le monde vint fondre pour nous considerer à l'aise, tout rauis de voir chez eux les François si paisibles, qui peu auparavant y avoient parû comme en furie, & mettant le feu par tout.

Les premieres applications du Pere Fremin furent d'aller par les cabannes chercher les captifs Hurons & Algonquins, qui composent eux seuls les deux tiers du Bourg : il baptisa d'abord dix de leurs enfans, presentant à Dieu ces heureuses premices de la nouvelle Mission.

ARTICLE II.

Premier Baptesme conferé à vne femme Iroquoise.

C'Est icy le lieu de raconter vn miracle de grace, que la bonté Divine opera en la personne d'une pauvre Iroquoise, à qui des guerriers de la nation des loups auoient peu auparavant enlevé la chevelure, à la veuë de la Bourgade. Le Pere Fremin estant entré dans la Cabanne, où estoit cette pauvre malheureuse toute trempée dans son sang, & plus morte que viue, à cause des blessures qu'elle venoit de receuoir; il l'aborde, & la voyant tirer à la fin, luy parle de l'autre vie, des peines de l'enfer, où elle alloit tomber, si elle n'embrassoit la Foy; & des biens du Para-

dis,qui luy eſtoient aſſeurés, ſi elle ſe faiſoit Chreſtienne. A ces inſtructions elle fait la ſourde oreille, & le Pere fut contraint de ſortir ſans rien gagner ſur ſon eſprit: Pendant que nous ſommes en prieres, pour le ſalut de cette pauvre Ame, le Pere retourne à la charge; mais il ne fut pas pluſtot entré dans la cabãne qu'il y trouva un nouvel obſtacle de la part d'une vieille femme, qui le repouſſoit d'un coſté, & de l'autre fortifioit la malade dans ſon opiniaſtreté : l'heure marquée par la Providence n'eſtoit pas encor arrivée ; on y retourne pour la troiſiéme fois, mais ſans fruit ; nous deſeſperions preſque entierement du ſalut de cette moribonde, parce que nous eſtions ſur les termes de partir de cette Bourga-

de, bien fachez de laisser cette proye au demon.

Neanmoins le Pere fut puissament inspiré de faire un dernier effort, pendant que nous levions les bras en haut pour flechir la Misericorde de Dieu ; il entre, il s'approche, il parle, il est écouté, & il trouve cette pauvre femme toute changée: elle l'entend auec plaisir, elle repete les prieres avec ferveur, en vn mot elle se trouva si bien disposée, le S. Esprit ayant esté son Maistre & son Instructeur, qu'avant qu'elle expirast, nous luy donnâmes le S. Baptême, pour estre la premiere Ame de cette Barbarie qui priera Dieu pour nous dans le Ciel, & pour la cõversion de ses compatriotes. Nous ne devions pas rester ce jour-là à Gandaoüágué; mais Dieu

qui a ses desseins, fit naistre le salut de cette pauvre femme de son propre malheur, & du retardement que causerent les guerriers qui estoient allés pour suivre les loups qui auoient fait ce coup.

ARTICLE III.

Rude épreuve d'une autre femme Iroquoise aprés son Baptesme.

MAis voicy vne autre merveille de grace, bien plus considerable que la premiere; elle donnera sans doute de la consolation aux Lecteurs, & à mesme temps leur fera voir que la force du veritable Christianisme & l'Esprit de IESVS-CHRIST, ne se trouve pas moins parmy les Barbares, que chez les peuples policez, *vbi non est Gentilis & Iudeus, Barbarus & Scytha, sed omnia & in*

omnibus Christus. Le Pere Fremin la raconte auec toute la fidelité possible en ces termes.

Arriuant au païs des Iroquois, nous fûmes obligés de rester trois iours à la premiere Bourgade, qui se trouua en nostre chemin, appellé Gandaoüágué; la crainte des guerriers de la nation des loups nous y tenant resserez, & nous empeschant de passer outre, sans escorte considerable.

Pendant ce temps, que Dieu me donnoit bien à propos, ie tâchay de ramasser nos anciens Chrestiens de la Nation Huronne, lesquels depuis plusieurs années estoient priuez de la veuë de leur Pasteur : ie les fis tous assembler dans vne Cabanne écartée, pour y regler tous les exercices du Christianisme qu'ils y devoient pratiquer.

Il ſe trouva parmy ce petit troupeau, une femme Iroquoiſe âgée de vingt cinq ans, laquelle voulut reſter pour entendre ce que ie devois dire; à la fin de mon diſcours, m'adreſſant ſa parole, elle me dit que tout de bon & ſans feintiſe elle vouloit eſtre Creſtienne; ie luy reſpondis que ie iugerois de ſa ſincerité par ſa perſeverance; que cependant ie l'inſtruirois, & luy ferois conceuoir peu à peu le grand bonheur auquel elle aſpiroit: elle ne manqua pas de ſon coſté de faire tout ce que ie devois eſperer d'une fervente Catecumene: elle aſſiſta à toutes nos aſſemblées avec vne ferveur des premiers Chreſtiens, & quand il me fallut partir, ayant deſigné la Cabanne, où tous ſe devoienr aſſembler les matins & les ſoirs, pour y

faire les prieres publiquement, & ayant nommé une bonne Crestienne pour avoir ſoin d'avertir tous les autres de l'heure de ces aſſemblées, noſtre Iroquoiſe ſe preſenta pour cet office de Charité & d'humilité, & avec un courage tout à fait heroïque, elle ſurmonta la honte naturelle & ordinaire qu'ont les ieunes femmes Iroquoiſes, d'aller de Cabanne en Cabanne faire ces ſortes d'invitations, qui ne ſe font point ſans recevoir des brocards & des iniures, de la part de ceux qui ne ſont pas Chreſtiens.

Quand ie fus preſt de partir, comme elle vit qu'elle ne pouvoit pas encor obtenir la grace d'eſtre Baptiſée, elle me dît, mais avec une rauiſſante ingenuité; pour le moins Baptiſés mon fils

vnique, il n'a pas encor peché comme moy, pour se rendre indigne de ce bonheur; ie luy accorday cette demande, & la consolay beaucoup, luy promettant de me rendre dans 15. iours auprés d'elle, pour l'instruire.

Les 15. iours estants expirés, & ne pouvant me derober aux affaires plus importantes qui m'accabloient, ie ne pû tenir ma promesse pour l'aller voir; mais elle vint elle mesme me trouver dans la Bourgade de Tiõnontonguen; Ie fus raui de la voir, & luy ayant dit que i'allois me metre tout de bon à luy apprendre les prieres, & les principaux Mysteres de nostre Foy; ie les sçay, me dit-elle, ie les ay apprises parfaitement pendant ton absence, par le moyen d'une bonne Huronne

qui

qui n'a cessé de m'instruire tous les iours ; puis s'estant mis à reciter parfaitemẽt toutes les prieres, & les principaux articles de la Foy ; à quoy tient-il, m'adioûta-t-elle, que tu ne me Baptises ? c'est à present que tu dois tenir ta parole.

Comme ie ne la connoissois pas encor assés ; ie la differay à un autre temps, le plus doucement qu'il me fut possible, & ie luy fis trouver bon de s'en retourner chez soy en emportant l'esperance qu'au plûtost i'acquiescerois à ses desirs. De fait, quelque temps apres ie fus en sa Bourgade de Gãdaouagué. Comme i'y entrois, elle vint audevant de moy, pour me demander le Baptesme : ie tachay pour lors de m'informer de nos bonnes Chrestiennes Huronnes,

comme elle s'estoit comportée pendant mon absence; elles m'asseurerent qu'elle avoit esté l'exemple de toutes les autres, soit en sa ferveur, soit en l'assiduité aux prieres, tous les matins & tous les soirs, sans y avoir iamais manqué; qu'elle adioûtoit mesme ses paroles à ses exemples, les exhortant avec une ardeur admirable.

Ie luy parlay donc en particulier pour sonder un peu le fond de son cœur; & ie trouvay une femme d'une rare innocence, d'un bon esprit, & d'une heureuse memoire; elle s'estoit habituée à reciter tous les iours son chapelet cinq & six fois; & ie puis asseurer que depuis le matin iusques au soir, elle estoit en oraison continuelle; toutes ces belles dispo-

ſitions m'obligerent enfin à luy conferer le S. Bapteſme.

Cette vertu eſtoit trop grande pour n'eſtre pas éprouvée : elle n'euſt que deux iours de terme, aprés leſquels ſon fils tombe malade ; Ie tremblois de peur pour cette pauvre femme, ne la croyant pas encor aſſés bien affermie, mais ie m'aperceus bien que ce n'eſtoit pas une vertu du commun, elle ne broncha point dans ſes ſaintes reſolutions, & continua ſes devotions à l'ordinaire, & merita par ſa conſtance la gueriſon de ſon fils.

Mais ce ne fut que pour entrer dans une plus rude épreuve ; à peine ſon fils eſt il gueri, que ſon mari fut tué tout prôche du bourg, par les Mahingans ; elle aimoit cet homme plus qu'elle

meſme; & comme elle eſtoit bien faite, auſſi auoit elle bon eſprit, & eſtoit des meilleurs familles du païs; toutes ces bonnes qualités auoient donné naiſſance à leur mariage, qui s'eſtoit fortifié depuis huit ou dix ans par un amour reciproque, tendre & tres conſtant, & paſſoit pour le plus accomply qui fuſt entre les Sauvages.

On peut iuger par là quelle devoit eſtre l'affliction de cette femme, & ſi ſa foy qui n'eſtoit encor que dans ſon berceau, n'eſtoit pas bien en danger de ſe perdre; mais tant s'en faut qu'elle ſe relâchaſt en ſes deuotions, qu'au contraire elle les augmenta, pour ſe fortifier toûjours de plus en plus contre les attaques du diable, qui ſuſcita les parens

du defunt pour venir tous fondre en sa Cabanne, & luy faire mille reproches, luy imputant & la maladie de son fils, & la mort de son mary, qu'elle avoit tués se faisant Chrestienne; ses propres parens s'en meslerent aussi, & tous ensemble passerent huit iours autour d'elle, la chargeant de toutes les iniures les plus atroces que la passion leur pouvoit suggerer, & vsant envers elle de tous les mauvais-traitemens qu'on peut s'imaginer en ces rencontres.

Les courages les plus fermes plieroient dans ces conionctures, & huit iours de souffrances estoient assés pour la ietter dans l'abbatement, & d'esprit & de corps; mais elle ne s'en fut pas plûtot aperceuë, qu'elle m'en-

voia querir pour l'aller consoler. A nostre entreveüe elle redoubla ses larmes, & ie ne pûs retenir les miennes; mais ses larmes estoient toutes innocentes, & ie trouvay son cœur parfaitement resigné aux ordres de Dieu, & son Ame aussi nette parmi toutes ces brouilleries, & aussi innocente, que le premier iour de son Baptesme. Mais ce que i'admiray davantage, ce fut sa fermeté dans sa foy, & dans toutes ses pratiques de devotion; dans lesquelles elle demeura toûjours inebranlable, iusqu'à reciter son chapelet huit & dix fois par iour; en quoy elle goûtoit une merveilleuse douceur parmi ses plus grandes afflictions.

Apres cela, ie croyois que Dieu estoit content de ces épreuves;

mais à peine vingt iours de temps avoient commencé à essuyer ses larmes, qu'une fluxion luy tomba sur les yeux, qui luy rendit le visage monstrueux, & luy fit perdre l'vsage de la lumiere. A cet accident tous ses parens, aussi bien que ceux de son mari defunt, redoublerent leurs persecutions; N'es-tu pas encor contente d'avoir tué ton mari, luy disoient-ils; Veux tu encore te tuer toy mesme? Ne vois-tu pas que c'est la Foy qui cause tous ces maux? Aye pitié de ton enfant, & de tes autres parens, si tu veux t'abandonner en proye à toutes les miseres: ils continuerent huit iours durant dans de semblables reproches; & elle pendant toute cette persecution, n'avoit autre consolation, que celle que Dieu luy donnoit dans ses prie-

res, qu'elle redoubloit àproportion qu'on la perſecutoit.

On luy amena pluſieurs fois les iongleurs du païs pour travailler à ſa gueriſon par des feſtins & par des ceremonies ſuperſtitieuſes; mais iamais elle n'y voulut conſentir. Ceux qui ſçauent combien grande eſt la condeſcendance qu'ont les Sauvages pour leurs parens, iugeront aiſement que la vertu de cette femme eſtoit heroïque, & que Dieu luy a fait des graces bien ſingulieres.

Ayant donc refuſé les iongleurs du païs, elle s'adreſſa à un de nos Chreſtiens Hurons; qui ſçavoit un bon remede pour ſon mal, & Dieu le beniſſant, aprés trois mois d'eſpreuve, elle a recouvré, & la lumiere de ſes yeux, & la ſanté de ſon corps; & en reconnoiſſance

elle continuë dans ses ferveurs, qu'elle inspire à son fils, qui n'a que quatre ans; & qu'elle a desia rendu sçauant dans les prieres. Si la perseverance met le seau à une si heureuse vie, ie ne feray point de difficulté, connoissant, comme ie fais, son innocence, de l'egaler aux Chrestiens des premiers Siecles de l'Eglise. Mais retournons au voyage de nos Missionnaires, que le recit de ces deux choses assez considerables a interrompû. Voicy comme il continuë à parler.

ARTICLE IV.

De la reception des Peres dans les autres Bourgades Iroquoises, & d'un celebre Conseil qui y fut tenu aprés leur arriuée.

DE Gandaoüagué nous passâmes à une autre Bourgade

éloignée de deux lieuës, ou nous fûmes encores mieux receus qu'en la premiere; & que nous consacrâmes par le Baptesme de trois enfans; dont l'un, qui se trouve Orphelin de pere & de mere, est tout prest d'expirer : Ne voila pas par avance une riche recompense de nos travaux passés, & un puissant aiguillon pour embrasser avec courage ceux qui se presenteront.

Il fallut encor sortir de cette seconde Bourgade, pour nous transporter à la Capitale de tout ce païs, nommée Tionnontoguen, que les Iroquois ont rebatie, à un quart de lieuë de celle que les François brulerent l'an passé. Nous y fûmes escortés par deux cents hommes, qui marchoient en bon ordre; nous allions les derniers immediatement devant les Testes

blanches, & les plus considerables du païs. Cette marche se faisoit avec une gravité admirable, iusqu'à ce que nous estans rendus assés proche du Bourg, tout le monde s'arresta, & nous fûmes complimentés par le plus eloquent de la Nation, qui nous attendoit avec les autres Deputez. Apres quoy, il nous introduisit dans la Bourgade, où nous fûmes receus auec la decharge de toute l'artillerie, chacun tirant de sa Cabanne, & deux pierriers faisant feu aux deux bouts du Bourg.

Toute la harangue, que cet homme nous fit, consistoit en ces deux mots; qu'ils estoient heureux de ce que le François venoit dissiper les broüillars de l'air, dont la nation des Loups le troubloient, & remettre leur esprit en bonne assiette

par l'aſſûrance de la paix, que noſtre venuë leur donnoit; aprés quoy ſuivit le feſtin, qui conſiſtoit à un plat de bouïllie de bled d'Inde cuit à l'eau, avec un peu de poiſſon boucané, & pour deſſert un panier de citrouïlles.

Peut-eſtre s'eſtonnera-t'on que des Miſſionnaires acceptent des honneurs qui leur ſont ſi magnifiquement deferez, & ſe trouvent à des feſtins, dont ces peuples ont de coûtume de regaler leurs Ambaſſadeurs; Mais & ces honneurs & ces feſtins ſont à la Sauvage; C'eſt à dire de telle nature, qu'ils ne combattent point ni l'humilité, ni la temperance Chreſtienne, au contraire ils fourniſſent les occaſions de pratiquer avantageuſement ces deux vertus; Il faut donc s'en tenir au ſentiment de S. Paul:

Scio & humiliari, ſcio & abundare, & ſatiari & eſurire.

Le iour de l'Exaltation de Sainte Croix eſtant deſtiné pour faire nos preſens, c'eſt à dire pour parler en public ſur le ſujet de noſtre venuë; toutes les ſix Bourgades d'Agnié s'aſſemblerent icy, hommes, femmes, & enfans & vieillards; & aprés auoir donné commencement à cette action, par le *Veni Creator*, dont le chant fut entrecoupé du ſon d'un petit inſtrument de muſique, que ces peuples eſcoutẽt avec plaiſir & avec admiration; le Pere Fremin harangua devãt toute cette grande aſſemblée, s'accommodant pour les diſcours & pour les poſtures à la façon de faire de leurs plus celebres Orateurs, qui ne parlent pas moins par geſtes que de la langue. Il leur fit voir les grands biens

que produisoient la paix, les malheurs qui accompagnent la guerre, dont ils auoient êprouvé les effets depuis un an, par l'embrasement de leur Bourg. Il leur reprôcha les perfidies & les cruautés qu'ils avoient exercées, avec tant de barbarie sur nos Frãçois, sans en avoir receu aucun mauvais traittement: il leur declara en suitte, qu'il venoit exprés pour changer cette humeur barbare, leur apprenant à viure en hommes, & puis à estre Chrestiens; & qu'en suitte nostre grand Onnontio les recevroit pour ses sujets, & les prendroit desormais sous sa protection Royale, comme il a fait tous les autres peuples de ces contrées. Qu'au reste ils se donnassent bien de garde desormais d'exercer aucvn acte d'hostelité, ni sur nous, ni sur nos alliés.

Mais afin de leur donner plus de terreur & faire plus d'impreſſion ſur leurs eſprits, comme ces peuples ſe conduiſent beaucoup par les choſes exterieures; le Pere fit planter au milieu de la place, où ſe tenoit le Conſeil, une perche longue de quarante ou cinquante pieds, du haut de laquelle pendoit un collierde Pourcelaine; leur declarant que ſeroit ainſi pendu le premier des Iroquois qui viendroit tuer un François, ou quelqu'un de nos Alliés; qu'ils en avoient desja veu l'exemple par l'execution publique qui fut faite à Quebec l'année paſſée d'un homme de leur païs, qui avoit contrevenu à quelques uns des articles de la paix.

Il n'eſt pas croyable combien ce preſent ſi extraordinaire les eſton-

na tous; ils demeurent long temps la teſte en bas, ſans oſer ni regarder ce ſpectacle, ni en parler ; iuſqu'à ce que le premier & le plus eloquent de leurs Orateurs, ayant comme repris ſes eſprits, ſe leva, & fit toutes les ſingeries imaginables au tour de cette perche; pour declarer ſon eſtonnement. On ne peut pas deſcrire toutes les geſticulations que fit cét homme âgé de plus de ſoixante ans; que de regards inopinés à la veuë de ce ſpectacle, comme s'il en euſt ignoré la ſignification : que d'exclamations, en ayant trouvé le ſecret & l'interpretation ! que ſouvent il ſe prenoit horriblement par le goſier avec ſes deux mains, ſe le ſerrant eſtroitement, pour repreſenter, & en meſme temps donner horreur de ce genre de mort à une infinité

de

de monde qui nous environnoit; en un mot, il employa toutes les figures des plus excellents Orateurs, avec une eloquence ſurprenante; & aprés avoir diſcouru ſur ce ſujet bien long temps, faiſant toûjours paroître des traits d'eſprit qui n'avoit rien de commun, il finit en nous delivrant les captifs que nous demandions, & nous donnant le choix du lieu, où nous voulions bâtir noſtre Chapelle, à la conſtructjon de laquelle ils s'offroient de travailler en toute diligence: Ils nous deliurerent auſſi un François; qu'ils tenoient captif depuis quelque temps, & nous promirent la liberté de douze Algonquins, partie de la Nation des Nez Percez, partie de celle des Outaouacs, qu'ils nous remettront entre les mains pour les renuoyer chacun en leur païs.

ARTICLE V.

De l'eſtabliſſement du Chriſtianiſme dans le païs des Iroquois d'Agnié.

NOſtre Chapelle ayant eſté dreſſée par les ſoins des Iroquois meſmes, qui s'y apliquerent avec une ardeur incroyable; nous l'ouvriſmes & nous commencâmes à y faire entendre la ſainte Meſſe à nos anciens Chreſtiens, inſtruits autrefois par nos Peres dans leur païs des Hurons. Il faut icy auoüer qu'on ne pût s'empeſcher de verſer des larmes de ioye, en voyant ces pauvres captifs ſi fervents dans leurs devotions, & ſi conſtants dans leur Foy, depuis tant d'années, qu'ils ont eſté privés de toute inſtruction: C'eſt la recompenſe que Dieu nous donne

par avance, pour les petits travaux ausquels ce genre de vie si barbare nous engage pour son amour; Les iournées nous coulent sans y penser, & nous voyans obligez d'employer les huit heures de suitte à faire prier Dieu ceux qui viennent en la Chapelle, le reste du temps se passe bien viste aux autres fonctions Apostoliques.

Les meres nous apportent leurs petits enfans pour leur faire le signe de la Croix sur le front, & elles s'accoûtument a le faire elles mesmes avant que de les coucher; leurs entretiens ordinaires dans les Cabannes sont de l'Enfer & du Paradis, dont nous leur parlons souvent

Le mesme se pratique dans les autres Bourgs, à l'imitation de celuy-cy & on nous y invite de temps en temps pour leur aller admini-

ſtrer les Sacremens, & mettre ces Egliſes Naiſſantes en l'eſtat que cette Barbarie peut ſouffrir.

Dés la premiere viſite que le Pere Fremin a faite à une de ces Bourgades, il y a trouvé quarante cinq anciens Chreſtiens, qui luy ont cauſé & ont receu reciproquement bien de la conſolation; il a eſté obligé de rendre ce temoignage à la verité, declarant, qu'il n'euſt jamais crû ce qu'il a veu & experimenté, combien la pieté eſt bien en racinée dans l'ame de ces pauvres Captifs, qui ſurpaſſent de beaucoup en devotion le commun des Chreſtiens, quoy qu'ils n'ayent eu depuis ſi long-temps aucune aſſiſtance de leurs Paſteurs. Ils ſe ſont approchez des Sacremens, ils ont fait Baptiſer leurs enfans, & ont fait voir le

lieu où ils s'aſſamblent tous les ſoirs ſans y manquer, pour conſerver leur ferveur par les prieres publiques qu'ils font enſemble, où ſe trouuét auſſi quelques Iroquois, attirés par l'odeur de ce bon exemple, & perſuadez de la verité de noſtre ſainte Foy par une ſi genereuſe conſtance.

Comme les Iroquois ont fait des conqueſtes dans toutes les parties du Canada, ils nous donnent moyen d'ouvrir les Treſors de la grace à toute ſorte de Nations, par l'inſtruction de leurs Captifs.

Vne pauvre Eſclave priſe en guerre & amenée de la Mer du Nord, en reſſent heureuſement les effects, preſte de mourir, elle a receu le S. Bapteſme avec des diſpoſitions merveilleuſes.

Vne autre Captiue de la Nation des Loups, a esté disposée au Baptesme, avant que d'estre brûlée selon la Sentence qu'on a portée contre elle. O qu'il y a de plaisir de faire de semblables rencontres.

Nous ne prenons pas moins de soin pour la conservation de la paix, que pour l'establissement du Christianisme, parce que l'un depend de l'autre: c'est ce qui nous a fait faire tous nos efforts pour conserver la vie à un Outaoüac, que les Iroquois d'Onnejout avoient envoié icy comme une victime destinée au feu. On le fit entrer dans ce Bourg, pour nous en dêrober toute connoissance; on prepare les feux qui devoient éclairer cette horrible nuit, choisie pour cette cruelle execution. Par malheur il ne se

trouvoit icy pour lors aucun des Anciens, à qui il appartenoit d'arester ces violences; les ieunes gens qui ne respirent que la guerre, s'estoient desja saisis de cette proye, & l'avoient enfermée dans une Cabanne toute en feu, pour y executer à la sourdine leurs cruautés ordinaires: une femme Iroquoise m'en vint avertir en secret, (c'est le Pere Fremin qui parle) i'y cours incontinent, ie parle, i'exhorte, mais en vain: ie menace, ie fais retirer les femmes & les enfans: tous m'obeissent, à la reserve de deux hommes, qui nonobstant tous mes efforts continuerent à bruler ce miserable: ie fais le cry par toutes les ruës du Bourg; vieillards vous estes morts, enfans il n'y a plus de vie pour vous, la paix est

rompüe ; voila les Loups qui viennent d'un costé, & de l'autre ie vois Onontio auec son armée ; Vostre terre va estre renversée, vos Champs, vos Cabannes, vos Bourgades vont estre ruinées. Aprés avoir couru toutes les ruës faisant ces cris, ie m'arrestay devant la Cabanne où l'on bruloit ce prisonnier, contre un des principaux articles de la Paix ; mais la porte estoit baricadée : ie crie plus haut, disant que tout le païs est perdu ; on ne me respond point. Ie trouve par bon-heur un vieillard, parent de ceux qui estoient causes de cette tragedie ; ie luy parlay si efficacement, & mes menaces eurent un tel effet sur luy, qu'avec l'autorité que son âge & son alliance luy donnoit, il alla retirer ce pauvre homme du

milieu des feux, & me le remit entre les mains. Il fut bien guery de ſes bleſſures; mais la vehemence de la douleur, iointe à la peur, luy cauſa une fievre, qui m'a donné tout loiſir de l'inſtruire à mon aiſe, & le preparer à ſa derniere fin. De fait 24. iours aprés cet accident, il eſt mort en bon Chreſtien, & ie ne doute plus que ce n'ait eſté par une Providence toute particuliere, que i'ay fait tous ces efforts pour ſa liberté, afin de le delivrer en meſme temps des feux des Iroquois & de ceux de l'enfer.

Nous l'avons enterré avec bien de la ioye, & avec toute la ſolennité qui ſe peut garder dans le milieu de cette barbarie. Tous nos Chreſtiens y ont aſſiſté en bel ordre, & avec une modeſtie qui

a ravy les Iroquois, lesquels ont voulu voir cette ceremonie si extraordinaire, & qui ne s'estoit jamais pratiquée chez eux. Ainsi peu à peu nous establirons le Royaume de IESVS-CHRIST, sur les ruines de celuy de Satan, qui fait tous ses efforts aucontraire, comme nous allons voir dans l'article suivant.

ARTICLE VI.

De l'yvrognerie des Iroquois d'Agnié & de ses malheureux effets.

Il y a bien des empeschemens à l'establissement de la Foy parmi ces peuples, dont on a assés parlé dant les Relations precedentes: un des plus grands dont on n'a pas encor fait mention, & dont le diable se sert bien avan-

tageusement, est l'ivrognerie, causée par l'eau de vie, que les Europeans de ces costes là ont commencé à leur vendre depuis quelques années.

Elle est si commune icy, & y causé de tels desordres, qu'il semble quelque-fois que tous ceux du Bourg sont devenus fols tant est grande la licence qu'ils se donnent, quand ils sont pris de boisson. On nous a ietté des tisons à la teste; on a mis nos papiers au feu, on a forcé nostre Chapelle, on nous a souvent menacez de la mort, & pendant les trois & quatre iours que durent ces desordres, & qui arrivent assés souvent, il faut souffrir mille insolences sans se plaindre, sans manger, sans reposer; ces furieux renversant tout ce qu'ils rencon-

trent, & mesme se massacrant les uns les autres, sans espargner ni parens, ni amis, ni compatriotes, ni estrangers. Les choses vont quelque-fois à un tel excés, qu'il nous semble que la place n'est plus tenable;mais nous ne la quitterons qu'avec la vie; & cependant nous travaillons toûjours à ramasser les precieux restes du sang de IESVS CHRIST, qui n'a pas esté moins respandu pour ces pauvres Barbares, que pour le reste du monde.

Quand l'orage est passé, nous ne laissons pas de faire nos fonctions assés paisiblement; nous avons entre autres celebré la feste de Noël avec toute la devotion imaginable de la part de nos Neophytes, dont plusieurs ont assisté à six Messes de suitte: ainsi Dieu

ne nous laiſſe pas toûjours dans l'amertume.

Nous avons bien quarante Hurons qui font profeſſion publique du Chriſtianiſme, & qui ſont pour la plus part en tres bon train, & dans une grande ferveur. Les trois premiers mois nous auons Baptiſé une cinquantaine de perſonnes, dont deux femmes Iroquoiſes & deux Algonquines ſont en voye de ſalut, comme nous avons ſujet de le croire, vëu les bons ſentiments, dans leſquels elles ont expiré; du depuis nous en avons encor bien Baptiſé cinquante; & de tout ce nombre, trente enfans. Sont avec toute aſſurance dans le Paradis.

Voila pour le preſent tout ce que nous pouvons dire de cette Miſſion de Sainte Marie, pour

laquelle nous concevons de grandes esperances, si la paix dure, & si nos Iroquois sont humiliés. Pour y contribuer, nous avons iugé qu'il estoit bon que le Pere Pierron, aprés avoir esté chez les Hollandois, ou plustost les Anglois qui se sont rendus Maistres de la nouvelle Hollande, entreprist le voyage de Quebec sur les glaces, pour informer Monsieur le Gouverneur & Monsieur l'Intendant de l'estat de ce païs ; afin qu'ayants toutes les lumieres necessaires, ils puissent continuer ce grand ouvrage de la paix qu'ils ont si heureusement commencé.

Chapitre III.

De la Miſſion de S. François Xauier chez les Iroquois d'Onneïout.

Le Pere Iacques Bruyas eſtant arriué à Agnié, en compagnie des Peres Fremin, & Pierron, ſe ſepara d'eux pour tirer vers la Bourgade d'Onneïout, qui eſt la ſeconde Nation des Iroquois Inferieurs; la moins nombreuſe en effet, mais la plus ſuperbe, & la plus inſolente de toutes. Il y arriva dans le mois de Septembre de l'année 1667. pour y ietter les fondemens d'une nouvelle Egliſe, à laquelle la Prouidence l'avoit deſtiné. Voicy comme il en parle.

Ie ne ſcaurois mieux commencer que par ce qui s'eſt paſſé en

ce iour, auquel i'ay eu la consolation de dire pour la premiere fois la Sainte Messe dans ma petite Chapelle, qui vient enfin d'estre acheuée par les propres mains de nos Iroquois. I'espere que la feste du Glorieux Archange S. Michel me sera de bon augure, puis qu'il est le Prince de l'Eglise, il aura soin de celle-cy, qui ne fait que naistre, & luy donnera accroissement.

Huit iours aprés que i'eus ouvert la Chapelle, Dieu m'a comblé d'une ioye tres sensible, dans l'heureuse rencontre que i'ay fait d'une femme âgée de 50. ans, malade d'une oppression de poitrine & d'une fievre continuë, qui dans ses redoublemens la met à l'extremité. Cette Ame predestinée pour le Ciel, ayant oüy parler

parler à ſa fille de la priere que i'enſeignois a faire tous les iours, luy têmoigna qu'elle ſeroit bien aiſe de me parler pour ſe faire inſtruire: ie me tranſportay auſſitoſt dans ſa Cabanne, où ie trouvay un cadavre animé, plûtot qu'une femme vivante; Ce qui m'obligea de luy parler du bon-heur que les Fideles poſſederoient en l'autre vie, & luy ouvrir l'eſprit pour les autres Myſteres de noſtre Foy. Elle m'eſcoute avec attention, & m'aſſure qu'elle croit tout ce que ie luy dis; I'y retourne tous les iours à pluſieurs repriſes: enfin la voyant tirer à ſa fin, & d'ailleurs bien inſtruite, ie l'ay Baptiſée; & depuis i'ay toûjours reconnu dans elle vne affection tres fervente & tres ſincere pour la priere.

Vn peu avãt qu'elle expira, ie luy

fis faire les actes propres des moribons, iusqu'a ce qu'ayant perdu la parolle, elle ne me parloit plus que par ſignes : neanmoins luy ayant monſtré le Crucifix, ie luy dis pour la derniere fois, Agathe, (c'eſtoit ſon nom de Bapteſme) voila celuy qui eſt mort pour toy, ne l'aime tu pas? Veux tu encor l'offencer? alors faiſant encor un effort, elle dit diſtinctement, oüy ie l'aime, iamais plus de peché; ie croy en luy, il n'eſt pas menteur comme nous ; & la parolle luy ayant manqué auſſi bien que l'vſage de ſes mains qu'elle ne pouvoit plus remuer, elle me fit ſigne des yeux & de la bouche, d'approcher mon Crucifix,ce qu'ayant fait, elle le baiſa avec tant de devotion, que i'eus bien de la peine de ne pas donner quelques lar-

mes à un ſpectacle ſi nouveau, d'une perſonne élevée dans l'idolatrie, & inſtruite depuis ſi peu de temps.

C'eſt donc ainſi que cette pauvre Iroquoiſe eſt morte entre les bras de IESVS mourant; & c'eſt ainſi que Dieu detrempe les dégouts & les ennuis qui ſont inſeparables de la fonction où ie ſuis employé, & qu'il adoucit les amertumes de ma ſolitude.

Cette ſeule victoire ſur le demon eſt capable de me donner de nouvelles forces pour le combatre, & pour tout entreprendre, où il s'agira de la gloire de mon Maiſtre.

Cette bonne femme à laiſſé une fille, qui eſt un des beaux naturels que ie connoiſſe, & qui ne cedera pas à ſa mere, comme i'eſpere. I'ay ſceu d'elle une choſe

fort rare parmy les Sauvages, & que ie ne puis assés admirer dans la corruption vniverselle des autres; c'est que jamais elle n'a violé la foy coniugale à son mari. On l'a souvent sollicitée, & mesme on luy à ietté des sorts pour la priver des fruits du Mariage, mais ni la sterilité, ni toutes les menaces qu'õ a pû luy faire, n'ont esté capables de l'ébranler tant soit peu dans son dessein de garder la chasteté coniugale.

Quelque temps apres le decez de cette Iroquoise, i'ay envoié au Ciel un petit enfant, que i'ay Baptisé avant sa mort: c'est un Ange qui priera pour la conversion de ses Compatriotes. Quand ie n'aurois fait autre chose que de contribuer au salut de ces deux Iroquoquois, ie m'estimerois bien payé

de tout ce que i'ay souffert, & de ce que i'espere souffrir à l'avenir. I'attens un grand secours de ces deux Ames innocentes aupres de Dieu.

Ie me persuade qu'ils ont desja operé en la personne d'un Iroquois d'Agnié, habitué icy depuis plusieurs années, dont la conversion à des circonstances qui meritent d'estre raportées. Cet homme éstoit malade il y a long temps, d'une fluxion sur la poitrine, qui ne luy donnoit point de relâche; son mal augmenta beaucoup depuis un voyage qu'il voulut faire à Agnié, d'où il retourna avec une fievre continuë, qui l'obligea de chercher quelque remede pour soulager sa douleur: i'avois par bonheur encore une medecine, que ie luy donnois plûtot pour gagner

ſon affection, que pour luy procurer une entiere gueriſon: en effet il me têmoigna déslors qu'ils ſouhaitoit depuis long-temps d'eſtre Chreſtien, & me pria de l'inſtruire auplûtoſt: ie commençay de le faire le mieux que ie pûs, mais le demon fit bien-toſt avorter tous ces bons deſſeins, & ie fus bien eſtonné lors qu'allant viſiter mon malade, ie le trouvay ſi éloigné de croire en IESVS-CHRIST, qu'il ne vouloit pas meſme me regarder. Il perſiſta huit iours entiers dans ſon opiniaſtreté, pendant leſquels il fut viſité d'un Iongleur, qui luy donna des grandes eſperances de recouvrer la ſanté, & luy fit concevoir vne plus grande averſion de la Robe noire. Cependant ie ne ceſſay de prier Dieu pour ſa converſion, voyant bien qu'il avoit peu de temps à vi-

vre, & i'interposay le credit de la Mere commune des Pecheurs envers son Fils, pour obtenir une parfaite penitence de cet infidele: apres quoy ie retournay en la Cabáne de ce miserable, que ie trouvay si foible & si abatu, qu'à peine pouvoit il parler; & bié luy dis-je, tu vois ou se terminét les belles promesses de ton Iongleur, & tu reconnois maintenant l'inutilité de ses sortileges: ô que tu ferois bien mieux de me croire & de m'écouter, quand ie te promets, non pas de te rendre la santé pour quelques années, car ie mentirois, puis que ton mal est incurable; mais ie t'assûre que tu seras heureux dans le Ciel pour une Eternité. Courage, mon frere, tu as peché en refusant d'entendre la voix du Maistre de nos vies; mais il est assés bon pour te

pardonner, si tu és marri de l'avoir offensé.

I'adioûtay plusieurs autres choses que le S. Esprit m'inspira, & qui toûcha en mesme temps le cœur de ce pauvre homme qui ne cessoit de pleurer, & me disoit en sanglotant, i'ay peché mon frere, ie n'ay point d'esprit, mais ne m'abandonne pas, aye pitié de moy, instruis moy sans delay; ie seray plus souple desormais à escouter ta parole, ie ne veux plus obeïr au demon : il accompagnoit ses paroles de tant de larmes, que ie n'eu pas de peine à croire que Dieu ne l'eust touché.

Ie recommencay donc mes instructions, apres lesquelles ie luy donnay le Baptesme, auquel il a suruescu huit iours, pendant lesquels ie ne scaurois exprimer la

ferueur & la devotion qu'il a temoignée pour la priere·

Trois iours devant ſa mort, il tomba en delire; mais quoy qu'il n'entendiſt rien , quand on luy parloit d'affaire, il ſembloit neanmoins rerourner en ſon bon ſens, quand ie luy parlois de la ptiere: l'eſprit luy retourna un iour avant ſon trépas, que ie paſſay aupres de lui, pour le faire ſouvenir de Dieu, & pour luy inſpirer des penſées propres pour l'eſtat, où il ſe trouvoit; mais il n'avoit pas beſoin de ma preſence pour cela, car il ne faiſoit que repeter iuſqu'au dernier moment de ſa vie, les paroles, Iesvs ayez pitié de moy, ie ſuis marri de t'avoir offenſé.

I'attribüe cette converſion à la Sainte Vierge, qui l'a impetré de ſon Fils, & qui continuë ainſi à

me conſoler dans ma ſolitude.

Aprés ce coup de grace, i'eſpere avec la miſericorde de noſtre bon Dieu, qu'aucun malade ne m'eſchappera, ſans que ie le diſpoſe à la mort; quoy que le nombre en ſoit ſi grand, que i'ay bien de la peine à les viſiter tous, & ils pouroient bien donner de l'employ à un fervent Miſſionnaire.

Quelques bonnes Chreſtiennes Huronnes me viennent au ſecours; une entre autres nommée Felicité, qui fait parfaitement l'office de Catechiſte. Ie ſuis ſurpris de l'entendre quelque fois faire ſes exhortations à nos Catechumenes, & les inſtruire de l'importance de la priere, & de l'excellence de la Foy; ſi i'en avois beaucoup de ſemblables, tout ce Bourg ſeroit bientoſt converty.

Ces douceurs ſont entremélées de bien des Croix: la plus rude que i'ay eüe de ma vie, eſt d'avoir veu brûler icy quatre femmes, priſes ſur la Nation d'Andaſtogué, ſans que j'aye pû leur adminiſtrer le ſaint Bapteſme, pour les empeſcher de paſſer d'un feu veritablement bien cruel, & qui me faiſoit horreur, a un autre incomparablement plus rigoureux. I'ay fait ce que i'ay pû auprés d'elles, mais il m'a eſté impoſſible d'en tirer aucune raiſon. Il n'y a pas vn Onneïout dans ce Bourg, qui entende leur langue, & qui en ſoit entendu. O que ce m'eſtoit là une rude & peſante Croix, de voir ces pauvres victimes, ietter ſur moy du milieu de leurs flammes, des œillades tendres & ſuppliantes, comme pour me de-

mander quelque ſoulagement, & ne leur en pouvoit donner, ny pour les peines qu'elles ſouffroient alors, ny pour celles où elles alloient tomber.

I'ay eſté un peu conſolé dans mon afliction, par les bons ſentimens de la fille de noſtre Agathe, dont i'ay parlé, car m'eſtant venuë trouver lors qu'on amenoit ces Eſclaves, & qu'on les recevoit à la mode du païs, c'eſt à dire avec une prodigieuſe d'écharge de coups de baſtons; elle me demanda s'il y avoit du mal d'aller voir leur reception; declarant qu'elle eſtoit reſoluë de ne point ſortir de chez ſoy, de peur de déplaire à Dieu, par la veuë de ce ſpectacle d'horreur: cependant on faiſoit des cris & des huées par tout le Bourg, capables d'exciter la cu-

riosité des plus modestes, & il ne faut pas une moindre vertu pour s'abstenir de se trouver à ces ceremonies, qu'il en eust fallu autre fois, pour ne pas regarder les Entrées triomphantes, que faisoient les Romains dans leur ville, aprés quelque celebre victoire; puis que c'est à proportion la mesme chose à l'egard de nos Sauvages, qui mettent toute leur gloire à ramener des Captifs, & leur faire faire comme une entrée triomphante dans leur Bourg.

Le iour d'apres qu'on eût blûlé ces Captifs, cette bonne femme s'informa de moy, s'il y avoit du mal d'assister à ces executions, & luy ayant respondu qu'elle n'offenceroit point Dieu, si elle s'y trouvoit sans aucun mouvement de hayne ou de vengeance, &

ſans prendre plaiſir à la diſgrace de ces miſerables; ie n'ay pas oſé, me dit elle, y aller, dans la crainte de déplaire à Dieu. Ie n'ay point vëu de conſcience plus delicate: i'admire ſa generoſité à prier Dieu en face des plus libertins: ſi elle continuë comme elle à commencé, i'eſpere qu'elle ſera un iour l'appuy de cette Egliſe naiſſante. Peut-eſtre eſt-elle redevable de ce bonheur à ſon mari, Huron de Nation, autrefois Baptiſé par le feu Pere Garreau, homme d'un bon naturel, & fort porté aux choſes de ſon Salut.

C'eſt ainſi que ce petit troupeau va croiſſant: ie l'ay augmenté dés les quatre premiers mois, de cinquante deux Ames, à qui i'ay conferé le Sacrement de Bapteſme. Ce ſont la plus part des en-

fans; car pour les Adultes, il faut y proceder avec un grand diſcernement, de peur de faire plus d'Apoſtats que de Chreſtiens. Ils tiennent le ſonge comme une Divinité qu'ils adorent; & ils ont l'inſtabilité du mariage, comme une porte ouverte au deſordre de leurs convoitiſes; ce ſont deux grands obſtacles à la Foy, & qui me rendent plus dificile à les admettre à l'Egliſe: neanmoins ſi les prieres des Ames zelées pour la converſion des Sauvages obtiennent de la miſericorde de noſtre Seigneur, que nos Iroquois demeurent dans l'humiliation & dans la crainte; i'eſpere qu'en peu de temps, nous pourons elever icy, ſur les ruines de l'infidelité, une Egliſe fleuriſſante, & reduire ces eſprits de ſang & de cruauté,

à la douceur du Christianisme.

CHAPITRE IV.

De la Mission de S. Iean Baptiste, aux Iroquois d'Onnontaé.

NOVS suivons la situation des lieux dans l'ordre des Chapitres; car apres la Nation d'Agnié, & celle dOnneïout, tirant entre le Midy & le Couchant, on rencontre Onnontaé, grande Bourgade, qui est le centre de toutes les Nations Iroquoises, & où se tiennent tous les ans comme les Estats generaux, pour vuider les differents qui pouroient avoir pris naissance entre eux, pendant le cours de l'année.

Leur Politique en cela est tres sage, & n'a rien de Barbare: car comme leur conservation depend de

de leur vnion. Et comme il eſt dificile que parmy des peuples, où la licence regne avec toute impunité; ſur tout parmy les ieunes gens, il ne ſe paſſe quelque choſe capable de cauſer de la rupture, & de deſunir les eſprits; ils font châque année une aſſemblée generale dans Onnontaé, où tous les Dêputés des autres Nations ſe trouvent pour faire leurs plaintes, & recevoir les ſatisfactions neceſſaires, par des preſents mutuels, avec leſquels ils s'entretiennent ainſi en bonne intelligence. C'eſt ce qui fait que de toutes les Miſſions Iroquoiſes, celle ſur qui nous iettons les yeux avec plus de complaiſance, eſt celle-cy; par ce que outre ce que nous en venons de dire, elle a receu toute la premiere les lumieres de l'E-

vangile, & peut passer pour la plus ancienne Eglise des Iroquois.

La Providence a fait naistre une occasion favorable pour luy donner commencement, ou plûtost pour retablir en son premier estat le Christianisme qui y estoit florissant, & le seroit encor, si la perfidie de quelques uns de ces Barbares n'eussent chassé les Pasteurs, il y a plus de dix ans, par la guerre qu'ils renouvellerent alors contre les François.

Le Pere Iulien Garnier estant monté pendant l'Esté dernier à Onneïout, pour y travailler conjointement avec le Pere Bruyas, au salut de ces peuples, se vit obligé par tous les motifs de charité, de donner iusqu à Onnontaé, qui n'est éloigné que d'une petite iournée.

Il y fût receu avec tous les têmoignages de cordialité & de bienveillance, qu'onpeut ſouhaiter d'un peuple qui quoy que barbare & fort affectionné à nos Peres; iuſques là qu'ils luy firent une douce violence pour l'empeſcher de retourner à ſon Poſte, ſe mettans en devoir de le contenter en tout ce qu'il deſireroit deux. Et comme il leur eut declaré qu'il nepouvoit pas demeurer tout ſeul, & ſansChapelle, Garakontié, ceFameux Capitaine, dont on a tant parlé dans les Relations precedentes, s'obligea de ſatisfaire à l'ûn & à l'autre: & de fait en peu de iours il mit ſur pied une Chapelle, & auſſitôt aprés entreprit le voyage de Quebec, pour viſiter Monſieur le Gouverneur, qui avoit deſiré de voir cet hom-

me si obligeant envers les François, & pour emmener avec soy quelques uns de nos Peres, qu'il venoit demander, & dont il vouloit estre le Conducteur en son païs.

Pour faire mieux reussir son Ambassade, il lie partie avec les quatre premieres testes du Bourg, qui representoient les pricipales familles dont il est composé : En cette Compagnie il arriva à Quebec le 20. iour d'Aoust dernier; où ayant paru devant Monsieur le Gouverneur & Monsieur l'Intendant, il fit cinq presents, qui estoient comme les Truchemens des cinq paroles, qu'il portoit de la part de toute sa Nation.

ARTICLE I.

Presens faits par Garakontié, Ambassadeur des Iroquois d'Onnontaé. Il parla en ces termes à Mr le Gouverneur.

IE me ſuis autresfois vanté d'avoir fait pour la Nation Françoiſe, ce que jamais parmy nous un Amy n'avoit fait pour un autre ; ayant racheptè plus de vingt ſix de ſes Captifs, des mains de ceux qui les auroient brûlés, ſi ie ne les euſſe retirés; Mais maintenant ie n'oſe plus me glorifier de ce que i'ay fait en ce point ; dautant que vous, Onnontio! avez fait bien davantage pour nous, donnant la vie, non ſeulement aux Onneïout qui eſtoient parmy vous, tandis que ceux, de la part de qui ils venoient demander la paix, vous tuoient;

mais de plus la donnant à toute autant de perſonnes, qui compoſent nos cinq Nations, lors qu'y ayant mené une puiſſante armée, & pouvant mettre tout à feu & à ſang, dautant que chacun fuyoit devant elle, vous vous eſtes contenté d'humilier le ſeul Agnié; c'eſt en quoy vous avez ſurmonté l'eſperance que i'avois en la clemence des François; & c'eſt de quoy auiourd'huy ie vous viens remercier, & voudrois bien auſſi eſtre capable de remercier noſtre grand Roy Lovis, , de ce qu'il n'a pas deſiré noſtre ſang, ny noſtre totale ruine; mais ſeulement de nous humilier.

2. Ie viens auſſi nettoyer vos viſages des larmes, que le Pere Garnier nous a dit avoir decou-

lé de vos yeux, en ſuitte de la mort de nos gens tués par les Andaſtoë.

3. Le Pere Garnier en mettant le pied dans Onnontagué, dit que c'eſtoit Onnontio, qui luy avoit commandé partant de Mont-Royal, de nous venir viſiter, pour voir en quel eſtat eſtoit noſtre pauvre Nation. Cette courtoiſie nous a tellement gagné le cœur, que nous luy avons fait toutes ſortes de careſſes, & l'avons prié de ne nous point quitter; à quoi s'eſtant accordé, moyennant que nous luy fiſſions une Chapelle, & que nous luy vinſſons querir un compagnon, nous auons fait l'un & l'autre : La Chapelle fut faite deux iours aprés ſon arrivée; & maintenant nous voicy venus, premierement pour vous remer-

cier de ce que vous vous eſte ſouvenu de nous ; & puis pour demander vne Robe-noire pour luy ſervir de compagnon. Donnez nous auſſi un Chaſſeur.

4. Vous ne ſçauriez douter de ma fidelité; ie vous prie de croire que toutes nos Nations ſeront dorenavant dans le reſpect, qu'elles ont promis à vôtre grand Onnontio ; n'écoutez plus les Hurons fugitifs, qui vous veulent mettre en defiance envers nous.

5. Nous n'avons jamais tenu les Loups pour nos ennemis, & neanmoins ils nous tuent. Faites, ô Onnontio ! que voſtre voix retantiſſe dans leur païs; & que dorénavant ils n'infeſtent plus les chemins, que vous & nous tenons pour nous entreviſiter : car

autrement ils vous tuëront bien-toſt, auſſi bien que nous.

Aprés qu'il eut ainſi parlé, on luy fit reſponſe par autant de paroles, accompagnées de cinq preſents.

Reſponſes données le 27. Aouſt 1668. aux paroles des Iroquois de la Nation d'Onnontagué portées par le Capitaine Garakontié.

LE François convient avec toy : tu as teſmoigné en toute occaſion, que tu l'aimois ſi fortement, qu'il en a receu des marques aſſurées, qui ne ſouffrent pas qu'on doute de la verité de tes paroles ; auſſi il t'a témoigné qu'il avoit cela fort agreable, & t'en a marqué ſa reconnoiſſance; que les belles actions ſont eſtimées meritoires, quand elles ſe

ſoutiennent par une conduite toûjours égale. On eſpere que la tienne ne ſe dementira jamais, & que tu inſpireras à tes freres & à tes nepveux, de la tenir inviolable à l'egard des François ; puiſque tu reconnois en eux de ſi bons ſentimens de compaſſion & de clemence, & que tu és perſuadé, que pouvant deſtruire tes freres & tes nepveux, ils ont eu la bonté de ne le pas faire. Fais donc perdre la penſée que teſmoigne avoir quelque ieuneſſe eſtourdie, d'entre tes freres & nepveux, que ſi les François n'ont pas eſté deſtruire le Bourg d'Onneïout, c'eſt qu'ils ne l'ont pû, ou ne l'ont oſé faire ; & fais leur entendre, que quand il n'y auroit icy preſentement aucunes troupes capables de telle entre-

priſe, ce grand Onnontio, nommé Lovis, eſt ſi puiſſant & ſi ialoux du reſpect que luy doivent ſes enfans ; qu'il en envoyroit icy vingt fois davantage, qu'il n'y en a preſentemẽt, au moindre advis qu'il auroit, que quelque Iroquois des cinq habitations auroit fait la moindre iniure, non ſeulement à ſes propres Subjets ; mais encor à ceux des Nations Sauvages, qui ſe ſont mis ſoubs ſa protection, & qui l'ont reconnu comme leur Souverain, ainſi que tu as fait pour tes cinq habitations. Pour cela un preſent.

2. La part que le François a pris par ſes larmes, à la mort de tes freres tués par les Andaſtogué, eſt un effet de la tendreſſe qu'il a en qualité de Pere, pour toy, comme pour ſon enfant ; &

la reconnoissance que tu témoigne pour la grace qu'il t'a fait en cela, l'obligera à t'en faire d'autres en toute occasion; ainsi prens toûjours le chemin de tesmoigner de la gratitude pour les bien-faits receus; parce que c'est le moyen le plus propre de te conserver sa bienveillance & de te perpetuer sa faveur. Pour cela un present.

3. On t'accorde d'autant plus volontiers ce que tu demande, que d'un costé tu as bien receu la premiere grace, que l'on t'a faite par l'envoy du Pere Garnier, en le traittant favorablement; mais encore en le faisant festoyer par toute ta Cabanne, & luy faisant dresser une Chapelle, où il peut te faire faire la priere & à tes freres, pour te procurer ton

Salut & à eux; qui est le plus grand bien que tu puisses recevoir; & que d'ailleurs tu témoigne reconnoissance de ce bien receu. Pour cela un present.

4. Le François t'a desja dit qu'il n'a jamais douté, & doute moins encore au iourd'huy de ta fidelité & de la verité de tes paroles: & tu dois estre persuadé qu'estanten estat deprevenir, non tes infidelités persõnelles, mais celles dont tes freres & tes neueux peuvent estre capables, ils ne te donneroient pas le temps de les faire paroistre, en portant chez toy la guerre & te detruisant tout d'un coup, sans qu'il restast des vestiges de ta Nation; & pour marque qu'il se confie en tes paroles, & qu'il est assuré d'ailleurs qu'il te pourra toûjours punir, si tu

ſouffre qu'il s'en viole aucune ; c'eſt qu'il t'envoie une Robe-noire, & qu'il fera paſſer la ieuneſſe dans tes habitations, pour s'employer avec toy à la deffence commune. Pour cela un preſent.

5. Le François ne craint point le Loup, & il ne peut ſe perſuader qu'il le veuille tuer ; & s'il l'entreprenoit, il ne ſeroit pas plus exempt de ſa ruine & de ſa deſtruction totale, que les autres ennemis. Il faut que tu ſcaches que le Loup a fait entendre que l'Iroquois luy faiſoit la guerre, & quoy qu'il n'y euſt que tes nepveux d'Onneïout & d'Agnié, à ce que tu pretends, il a fait connoiſtre qu'il y a eu ſouvent des ieunes gens de ta Cabanne, & des autres Nations ſuperieures, qui luy ont porté la guerre avec tes

neveux. Il ſeroit donc bon que tu fiſſe en ſorte que tes neveux ceſſaſſent de faire la guerre aux Loups, afin que le François peuſt avec iuſtice luy deffendre de la faire à l'Iroquois, de quelque Nation qu'il ſoit. Cependant l'on luy fera entendre à la premiere occaſion, qu'il te diſtingue, puis que tu ne veux point de guerre avec luy ; car nous voulõs bien prendre tes intereſts en toutes les rencontres; & cette Nation des Loups à adjoûté, que quand il a recherché l'auteur de la mort, & qu'il s'eſt adreſſé à ceux d'Agnié & d'Onneïout, il a receu pour reſponſe, qu'ils n'eſtoient pas les meurtriers, & que les caſſe-teſtes venoient de vos trois Nations ſuperieures, Onnontaé, Gioen, Sonnontoüan.

Pour cela un present.

Les Ambaſſadeurs bien contents de ces preſens, s'en retournerent, emmenant avec eux le Pere de Carheil, & le Pere Millet pour travailler à leur conuerſion.

ARTICLE. II.

Heureuſes rencontres pour le Bapteſme d'un Iroquois.

LE premier fruit de cette Miſſion, fut un coup de Prouidence bien fauorable pour un pauure moribond, que le P. Garnier trouua en chemin, ſur les bords du grand Lac Ontario, à trente lieuës d'Onnontaé. Cet homme Iroquois de Nation, auoit eſpouſé une Huronne Chreſtienne, à qui il eſt bien redeuable de ſon Salut : Il eſtoit

pour

pour lors ſi bas, d'une maladie qui le tenoit depuis deux ans, qu'il avoit preſque perdu tout ſentiment, n'entendant & ne connoiſſant plus perſonne; ce qui fut cauſe qu'il demeura fort long-temps, ſans pouuoir répondre à tout ce que le Pere luy diſoit; iuſqu'à ce que revenant à ſoy, par un grand effort qu'il fit, il pouſſa ces paroles du fond du cœur, Ie meurs content, puiſque Dieu m'a enfin accordé ce que ie luy ay ſi inſtamment demandé depuis deux ans. Il n'en peut pas dire davantage, mais ſa femme eſtant ſurvenuë là deſſus, elle expliqua plus au long la penſée de ſon mari. O l'heureuſe rencontre pour nous, dît cette femme, de t'avoir conduit icy ſi à propos pour diſpoſer mon mari à mourir en bon Chreſtien; i'avois

resolu d'aller chercher une Robe noire iusqu'à cinquãte lieuës d'icy, mais nostre bon Dieu a prevenu nos desseins. Tu vois ce pauvre moribond, disoit-elle au Pere, que i'ay fait prier Dieu tous les jours depuis le temps qu'il est malade, & sur tout ie me suis appliquée cet Hyver dernier, à l'instruire des choses de l'autre vie le mieux que i'ay pû: ie luy ay souvent repeté, que pour estre vray Chrestien, il faut porter au Ciel tous ses desirs, & y placer toutes ses esperances; qu'il n'avoit plus rien à souhaitter en ce monde; qu'il ne luy restoit plus qu'à obtenir par ses ferventes prieres, d'estre du nombre des Bienheureux dans le Ciel.

Voilà les propres paroles de cette bonne Huronne, par la bouche de laquelle le Saint Esprit parloit

ſur tout quand elle adioûta ces mots: Voicy le temps precieux, diſoit-elle à ſon mari, eſcoute maintenant la Robe-noire, c'eſt luy qui t'ouvrira la porte du Ciel à laquelle tu frapes depuis ſi long-temps.

Providence de Dieu infiniment adorable! depuis dix ans aucun Preſtre ne s'eſtoit trouué là, depuis deux ans ce malade a veſcu comme par miracle; & eſtant preſt de mourir, Dieu luy conduit comme à point-nommé le Pere, lequel eſtant preſſé de partir de ce lieu qui n'eſtoit qu'un paſſage, n'eut autre loiſir que de conferer le Bapteſme à ce moribond ſi bien diſpoſé, qui mourut le lendemain entre les bras & parmy les prieres de ſa femme, qui par ſes ferveurs luy avoit procuré ce bon-heur.

Voilà comme on trouve la Bre-

bis égarée dans ces vastes forests, il faut bien courir pour la rencontrer ; mais ce sont des courses heureuses & des peines bien agreables quand elles se terminent au salut d'un pauvre Sauvage.

CHAPITRE V.

De la Mission de saint Ioseph chez les Iroquois d'Oïogoüen, & de celle d'une Colonie d'Oïogoüens nouvellement establie sur les Costes du Nord du Lac Ontario.

LE Pere Estienne de Carheil & le Pere Pierre Millet estants montés aux Iroquois, comme nous avons dit, vont partager leurs soins & leurs travaux, l'un estant destiné pour Onnontaé, & l'autre pour Oïogouen.

C'eſt une quatriéme Nation Iroquoiſe éloignée de trente lieuës ou environ, de celle d'Onnontaé, montant toûjours entre l'Occident & le Sud. Çes peuples ſont aſſés bonnaces pour des Iroquois; iamais à proprement parler, ils n'ont porté les armes contre les François; & ſi quelques-uns l'ont fait, ce n'a eſté que par engagement de partie, & non par deſſein formé, ny moins par concert de toute la Nation. Ils ſont aſſés ſuſceptibles des bonnes impreſſions qu'on leur donne; Nous l'avons éprouvé, lorſque nous les cultiviõs il y a dix ans, & le feu Pere Menard qui eſtoit leur Paſteur, s'eſt toûjours beaucoup loué de leur docilité: Il avoit baſti une Chapelle au milieu de leur Bourgade, qu'ils frequentoient avec bien de l'affection

& cét Esté dernier, l'Hoste chez qui nous demeurions, a entrepris exprés le voyage, avec quelques uns de ses compatriotes, pour venir demander de nos Peres, qui puissent restablir chez eux la Foy, que nous y avions plantée.

Nous contentons leurs desirs, leur accordant le P. de Carheil, qui va remettre sur pied cette Eglise, composée de quelques Iroquois, & d'un bon nombre de Hurons.

Mais parce que la crainte des ennemis a obligé quelques uns de cette Nation à s'écarter, & à s'aller placer sur les Costes du Nord du grand Lac Ontario, ce detachement des Oïogouens, ou plûtost cette nouvelle peuplade avoit besoin de Pasteurs pour confirmer l'esprit de la Foy dans cette nouvelle Eglise, que nous avons culti-

vuée pendant deux années; & c'eſt ce qui a eſté fait dignement par M. de Fenelon & M. Trouvé, deux fervens Miſſionnaires, qui y ont eſté enuoyés par Monſeigneur l'Eveſque; mais comme ils ne ſont partis que ſur la fin de l'Eſté, auſſi bien que les deux Peres, ny les uns ny les autres n'ont pas encor pû envoyer aucune nouvelle de ce qui s'eſt paſſé dans ces nouvelles Egliſes.

CHAPITRE VI.

De la Miſſion du S. Eſprit. aux Outaoüacs.

Il n'eſt pas neceſſaire de repeter le denombrement de toutes les Miſſions qui dependent de celle-cy; & dont il fut parlé de chacune en particulier dans la der-

niere Relation : il ſuffit de dire que les trauaux , la famine , l'indigence de toutes choſes, le mauvais-traitement des Barbares, les riſées des Idolatres, ſont les partages le plus pretieux de ces Miſſions.

Comme ces Peuples pour la plus part, n'ont jamais eu aucun commerce avec les Europeans, il eſt dificile de s'imaginer l'excés d'inſolence, où les porte leur Barbarie ; & la patience, dont il faut eſtre armé pour les ſupporter.

Il faut avoir affaire à vingt ou trente Nations, differentes de langage, de mœurs & de Police. Il faut tout ſouffrir de leur mauvaiſe humeur & de leur brutalité, pour les gagner par douceur & par affection : il faut ſe faire en quelque façon Sauvage avec ces Sauvages, mener une vie de Sau-

vage avec eux; viure quelque fois de la mousse, qui croist sur les Rochers; quelquefois des arrestes broyées, qui tiennent lieu de farine; quelquefois de rien, passant les trois & quatre iours sans manger, comme eux, qui ont l'estomac fait à ces fatigues : mais aussi qui mangent sans s'incommoder, en un seul iour, pour huit iours, quand ils ont abondance de chasse ou de pesche. Les Peres Claude Alloëz & Louys Nicolas ont passé par ces épreuves; & si les penitences & les mortifications contribuent beaucoup à la conversion des Ames, on peut dire qu'ils menent une vie plus austere, que celle des plus grands Penitents de la Thebaïde; & ne cessent pas pourtant de s'employer infatigablement à leurs fonctions Apo-

ſtoliques; qui ſont de Baptiſer les enfans, inſtruire les Adultes, conſoler les malades & les diſpoſer pour le Ciel; ruiner l'Idolatrie, & faire retentir le ſon de leurs parole iuſques aux extremités de ce bout du Monde.

Le Pere Iacques Marquette eſt allé au ſecours auec noſtre Frere Louys le Boëme; & nous eſperons que les ſueurs de ces genereux Miſſionnaires, qui arrouſent ces terres, les rendront fertiles pour le Ciel. Ils ont Baptiſé depuis un an quatre vingt enfans, dont pluſieurs ſont en Paradis: C'eſt ce qui eſſuïe toutes leurs peines, & ce qui les fortifie à ſubir tous les trauaux de cette Miſſion.

La Providence leur fait encor goûter quelque douceur, quand elle leur fait tomber des malades

qui tendent à la mort, & qu'ils disposent à la vie Eternelle.

C'est ce qui est arrivé en la personne d'un des plus considerables de ces Peuples; lequel estant Baptisé depuis plusieurs années, n'avoit eu aucune demeure stable, mais menant une vie errante par ces grands bois, rodoit tantost d'un costé, tantost de l'autre, en cinq ou six cens lieuës de païs.

Dieu neanmoins disposa si bien la derniere année de sa vie, que contre sa coutume, il se resolut d'hyverner proche de la demeure du Pere Alloëz; sans doute par un presentiment de son bonheur, afin d'estre assisté en sa derniere maladie & en sa mort, par le Pere, qui ne manqua pas à ce pauvre vieillard. Comme il fut prest d'expirer, il fit son festin

d'adieu, à une grande Aſſemblée, qui fut convocquée pour cela de diverſes Nations. C'eſtoit pour garder leur coûtume, dont il ſe ſervit avantageuſement pour la Foy ; car il parla à tout ce grand monde, à la verité d'une voix mourante ; mais d'un ton de Capitaine, & en termes energiques, leur declarant qu'il avoit veſcu Chreſtien depuis long temps, & que mourant Chreſtien, il ſe tenoit aſſeuré du bonheur promis à tous les Croyans. Et qu'eux au contraire, qui ne vouloient pas écouter la parole de Dieu, ſeroient tourmentés aprés leur mort par les Demons, bien plus cruellement ſans comparaiſon, qu'ils ne tourment ent un Iroquois, quand ils le tiennent entre leurs mains : qu'au reſte il

mouroit volontiers dans l'esperance du Paradis, & que s'ils estoient sages, ils ne differeroient pas davantage de suivre son exemple. Apres ces paroles qu'il donna à la Charité de ses Compatriotes, il songea tout de bon à soy-mesme, & aprés s'estre confessé iusques à quatre fois, il rendit son Ame, nous laissant tout sujet de croire que Dieu luy a fait misericorde.

On pouroit raporter d'autres exemples semblables, pour faire voir les ressorts de la Divine Providence pour le salut de ses Elûs. C'est à nous à cooperer fidellement à ce grand Ouvrage, & à aller chercher ces brebis errantes, quelques élogoignées qu'elles soient, & quoy qu'il nous en coûte, trop heureux d'y consumer nos vies.

Il eſt vray que quelques-unes de ces Nations ont paru cet Eſté en nos Habitations, au nombre de plus de ſix cents Sauvages, mais ce n'a eſté que comme un eclair, & pour faire leur petit commerce avec nos François; qui n'eſt pas un temps propre pour les inſtruire; il faut donc les ſuivre chez eux, s'accommoder à leurs façons, pour ridicules qu'elles paroiſſent, afin de les attirer aux noſtres. Et comme Dieu s'eſt fait homme, pour faire les hommes des Dieux, un Miſſionnaire ne craint pas de ſe faire, pour ainſi dire, Sauvage avec eux, pour les faire Chreſtiens: *Omnibus omnia factus ſum.*

CHAPITRE VII.

De la Miſſion de Tadouſſac.

NOus traverſons plus de ſix cent lieuës de terre pour paſſer de la Miſſion des Outaouacs à celle de Tadouſſac. Celle là eſt la plus reculée de nous vers le Soleil couchant, & celle-cy eſt une des premieres qu'on rencontre vers le Levant, en montant le Fleuve de ſaint Laurent.

Le Pere Henry Nouvel, qui a ſoing de cette Egliſe, ne ſçauroit aſſez loüer la pieté & l'innocence de ces Sauvages Chreſtiens, qui n'ont preſque plus qu'un demon à combattre, à ſçavoir l'yurognerie, laquelle ſeule cauſe plus de deſordres, que tous les autres demons enſemble.

L'eloignement des François, & la demeure qu'ils font ordinairement dans les Foreſts, les deliure de ces malheurs, & pendant tout l'Hyver, que le Pere a paſſé avec eux aux environs de Tadouſſac, il a remarqué dans ſes Neophytes les ferveurs de la primitive Egliſe, & l'innocence des anciens Anachorettes. Peut eſtre trouvera t'on qu'il y a de l'exageration en ce diſcours; mais Monſeigneur l'Eveſque qui a eſté témoing d'une partie de leur pieté, comme nous le dirons cy-apres, en eſt aſſés convaincu; Et il n'y a perſonne, qui connoiſſe le naturel des Sauvages, qui n'avoüe qu'on peut faire un Ange d'un Barbare, ſi on luy retranche la boiſſon enyvrante; comme nous n'experimentons que trop, qu'elle change les Chreſtiens en Apoſtats,

&

& qu'elle desole les plus belles esperances de nos Eglises naissantes.

Le bon Reglement qui a esté mis pendant tout cet Hyver à Tadoussac, où l'on n'a veu aucun desordre en cette matiere, a esté suivy d'une Traitte avantageuse; & l'on a veu par experience que le grand moyen de rendre le François & les Sauvages riches dans leur negoce mutuel, est d'en exterminer tout commerce de boisson, qui provoquant tres iustement la colere de Dieu, n'en peut attirer que la malediction.

Que cecy soit dit pour encourager ceux qui ont en main le maniement des affaires de Tadoussac, à continuer dans le mesme train, qu'ils ont si heureusement commencé, & pour remercier de la part de nostre nouvelle Eglise,

Messieurs de la Compagnie des Indes Occidentales, de l'obligation qu'elle leur a, d'avoir commis le negoce de ces cartiers, à des personnes si fidelles à Dieu & aux hommes, & si zelées pour le bien des Ames; leur donnant de-plus toute asseurence que par ce moyen, travaillant avantageusement à leurs affaires temporelles, ils iettent les fondements d'une Eglise qui leur sera eternellement redevable.

Les premiers fruits qu'elle a donné cet Hyver au Ciel, ont esté une ancienue Chrestienne, nommée Luce, qui mourut saintement, aprés avoir receu les Sacremens avec des sentiments de devotion tout à fait ravissants; & une ieune fille agée de douze ans, à qui sa premiere Cómunion ser-

vy de Viatique. Il faudroit lire dans le cœur du Missionnaire, pour comprendre la ioye qu'il ressent, quand il voit ces Ames s'envoler dans le Ciel du milieu de la Barbarie.

Il ne fut pas moins consolé à la mort d'un autre enfant de trois ans seulemenr, qui suivit bientost celle dont nous venons de parler. Ses parens qui le voyoient languissant depuis long-temps, ne voulurent pas s'engager avec les autres Sauvages, dans les bois pour faire leur chasse; de peur que cet innocent ne mourust eloigné de la Chapelle, & ne pût recevoir les devoirs funebres, qui se rendent icy aux morts, selon l'usage, de l'Esglise dõt ils font grand estat. Ils en firẽt un sacrifice à Dieu,

ſoit pour la vie, ſoit pour la mort, avec une reſignation qui n'a preſque point d'exemple, ſi tu nous le rens, diſoient-ils à Dieu, nous le donnerons à la Robe-noire pour ton ſervice : nous n'y pretendons rien; ſi tu le retires à toy, nous ſommes contents de te donner ce que tu nous a donné ; & nous t'abandonnons le cadet avec la meſme ſoumiſſion que nous t'avons preſenté l'aîné, que tu as pris à toy il y a cinq ans.

L'employ du Miſſionnaire pendant cét hyvernement, a eſté de faire des courſes aux environs du Fleuve du Saguené, pour chercher ſes brebis, chacune dans ſon cartier d'Hyver ; car les Sauvages ſont obligés de ſe ſeparer çà & là, afin de ne ſe pas nuire les vns

aux autres pour le voiſinage de la chaſſe.

Par tout où il les trouvoit, il faiſoit de leurs Cabannes des Chapelles pour y Baptiſer les enfans, & y adminiſtrer les Sacremens, & les inſtruire de la façon, dont ils ſe devoient comporter pendant les autres courſes qu'il eſtoit obligé de faire, pour ne laiſſer aucune de ces Egliſes errantes, ſans eſtre viſitées: elles ſont compoſées des Sauvages de Tadouſſac, & de quelques-uns de ceux de Sillery, de Gaſpé & des Papinachois.

Pendant ces excurſions, il a fait rencontre d'un nombre ſurprenant de lacs, grands & petits: il en vit vn entre-autres, éloigné de la Mer de ſept ou huit lieuës,

avec lequel il n'a aucun commerce apparent, & qui a neantmoins son flus & reflus tres reglé, & qui souffre des tempestes, comme celles de l'Ocean.

Il parla aussi en passant à une bande de Chasseurs, qui ayants rencontré la piste & le giste du grand Orignal, le poursuivirent un iour entier sans le pouvoir joindre; voicy ce qu'ils racontent de cét animal extraordinaire.

Tous les plus grands Originaux ne sont que de petits nains, comparés à celuy-cy: il a les jambes si hautes, que pour profonde que soit la neige, il n'en est iamais incommodé; au lieu que les autres y sont comme enseuelis; & c'est ce qui les fait prendre aisé-

ment. Il a la peau à l'épreuve des fléches & des fusils, & paroît invulnerable. Ils adjoûtent qu'il porte vne cinquiéme jambe, qui luy sort des espaules, & dont il se sert comme de main pour se preparer son giste. Il ne va iamais seul & ne paroît point sans estre escorté de grand nombre d'autres Orignaux; & de fait nos Chasseurs disent qu'ils en tuerent quinze en le poursuivant; c'est-ce qu'ils racontent de cét Orignal fabuleux.

Sur la fin de l'*Hyver* toutes ces Eglises errantes s'estans ramassées à Tadoussac, eurent la consolation quelque temps apres, de jouïr de la presence de Monseigneur l'Euesque de Petrée, lequel apres auoir fait par tout sa visite en Canot, c'est à dire à la mercy

d'une fresle escorce, & apres avoir parcouru toutes nos habitations depuis Quebec iusques au dessus de Montreal, donnant même iusqu'au Fort de sainte Anne, qui est le plus éloigné de tous les Forts, à l'entrée du Lac Champlain; voulut faire part de ses benedictions à nostre Eglise des Sauvages de Tadoussac, s'y estant rendu sur la fin de Iuin, apres avoir bien souffert de la part des calmes & des tempestes de la Mer: voicy ce qui s'y passa.

CHAPITRE VIII.

Arriuée de Monseigneur l'Evesque de Petrée à Tadoussac pour y faire sa visite.

LEs heureux succés que Dieu a donnés aux armes du Roy

dans la Nouvelle France, faiſant ioüir nos Sauvages de Tadouſſac, auſſi bien que tous les autres qui nous ſont alliés, des agreables fruits de la paix; cette Egliſe, que la crainte de l'Iroquois avoit diſperſée çà & là, s'eſt heureuſement reünie dans ſon ancien poſte, qui eſt l'embouchure de la Riuiere du Saquenay, appellé Tadouſſac. M. l'Eveſque le ſçachant, & ayant eſté informé dés le Printemps de la ſatisfaction que les Sauvages de cette Egliſe auoient donnée à leur Paſteur, qui avoit hiverné avec eux dans les bois, fit ſçavoir qu'il les viſiteroit.

Cette nouvelle les conſola beaucoup; mais ſon arrivée à Tadouſſac, qui fut le 24. Iuin, les combla de ioye, qu'ils firent paroiſtre

en sa reception ; car s'estans trouvés au nôbre de quatre cens ames à son debarquement, ils témoignerent par la décharge de leurs fusils, & par leurs acclamations, le contentement qu'ils avoient de voir une personne qui leur estoit si chere, & dont la plus-part avoit souvent experimenté les bontés.

Ils l'accompagnerent en suite en leur Chapelle d'Escorce, le feu ayant reduit en cendre celle qu'on leur avoit bastie ; & là il leur fit dire le motif de son arrivée en ce lieu, à sçavoir, pour se conjouïr avec eux de l'affection qu'ils témoignent avoir envers leur Christianisme, pour administrer le Sacrement de Confirmation à ceux qui ne l'ont pas receu, & pour les asseurer des bons senti-

mens que le Roy a pour eux, dont ils ont des marques bien evidentes, par la paix, à laquelle il a forcé les Iroquois.

Cela fait, la Charité de ce digne Evesque les ravit, lors qu'au sortir de la Chapelle, ils le virent entrer dans leurs Cabannes les unes aprés les autres, pour y visiter les malades & les Capitaines; consolant ceux la par sa presence, dont ils estoient confus, & par ses charités qu'il estendoit sur eux, sur leurs pauvres vefves, & sur leurs Orphelins; & encourageant ceux-cy à appuyer la Foy de leur autorité, & se maintenir toûjours dans les devoirs de veritables Chrestiens; ce qu'il renouvella en un celebre Festin, leur recommandant sur tout de n'oublier jamais les obligations insi-

gnes qu'ils ont au Roy, qu'ils doivent considerer comme leur Libetareur, & comme celuy à qui seul aprés Dieu, ils ont l'obligation de leur repos & de leur vie.

Les quatre iours suivans furent employés à disposer à la Confirmation, ceux qui ne l'avoient pas encore receuë. Ce Sacrement fut administré à diverses reprises, à cent quarante neufs personnes. La devotion, avec laquelle ils l'ont receu, & qu'ils ont fait paroistre par tout aillieurs, a ravi Monseigneur, & luy a fait avoüer que les peines qu'il a prises pour ce voyage, luy donnent une satisfaction toute particuliere : de voir de ses propres yeux le Christianisme en vigueur, & la pieté regner parmy ces pauvres Sauva-

ges, autant & plus que parmy beau coup des Nations policées.

Dieu reſervoit à cette Miſſion la converſion de quelques Sauvages infideles, qui ont veſcu long temps parmy les Chreſtiens, avec une averſion eſtonnante du Chriſtianiſme, & qui ſe ſont trouvés ſi fortement touchés par la veuë & par les inſtructions de Monſieur de Petrée, qu'ils ont changé tout d'un coup de reſolution, & n'aſpirent plus depuis ce temps l'à, qu'au Bapteſme.

C'eſt un effet des benedictions qui accompagnent toûjours le Caractere, & qui va donner une nouvelle force à nos Chreſtiens, dans l'eſperance qu'ils ont de iouïr encore, les années ſuivantes du meſme bonheur.

CHAPITRE IX.

De l'Eglise des Hurons à Quebec.

APres avoir parcouru les Missions estenduës tout à l'entour de nous, enfin nous voicy rendus à Quebec, où nous allons touver la fleur du Christianisme des Sauvages : aussi est-ce un reste, petit à la verité, mais bien pretieux, d'une Eglise autrefois tres florissante dans le païs des Hurons. Ceux qui ont esté auteurs de sa ruine, travaillent maintenant à leur salut : car depuis trois ans nous avons instruit icy à fond dans tous nos Mysteres, plus de 200. personnes venuës du païs des Iroquois, dont 60. ont eu le bonheur de receuoir le S. Bap-

resme, pour la plus part, des mains de Monsegneur l'Evesque. Ce sont autant de coups de predestination pour ces pauvres Barbares, plusieurs desquels sont morts entre nos mains avec des marques non communes de leur salut.

Vne pauvre femme de la Nation neutre est de ce nombre. Elle ne fut pas plûtost arriuée à Quebec, qu'elle y trouva la maladie, qui la mit à l'extremité: le Pere qui a soin de cette Eglise, se haste de l'instruire; & comme elle avoit un esprit excellent, elle conceut tout en peu de temps, & se trouva en estat de recevoir le Baptesme, si l'ancienne croyance des Infideles, qui estimoient que ce Sacrement avançoit la mort à ceux qui le recevoient, n'eust fait

encor quelque impreſſion ſur ſon eſprit : Il falut que le Pere ſe ſerviſt du zele de quelques bonnes Huronnes, qui ſceurent ſi bien la deſabuſer, qu'elle demanda elle meſme d'eſtre Baptiſée, & il eſtoit temps, par ce qu'on ne luy donnoit pas un iour de vie : mais Dieu voulant la retirer entierement de ſon erreur, permit que ces eaux ſacrées luy fuſſent ſalutaires en meſme temps, & pour l'Ame & pour le corps. Cette gueriſon ſi ineſperée luy donna de ſi hauts ſentimens de la Foy, & la mit dans un train de devotion ſi rare, qu'elle ne marchoit point dans les ruës qu'en recitant ſon Chapelet, & ſervoit d'exemple, meſme aux plus ferventes de cette Egliſe.

Dieu voulut couronner cette

ferveur apres ſeize mois qu'elle y employa, ſans s'en démentir, & eut meſme la bonté de luy donner connoiſſance de la gloire qu'il luy avoit preparée ; comme elle le declara à une bonne Huronne qui ſe trouva aupres d'elle un iour avant ſa mort : car elle l'aſſura, & du temps de ſon trépas, & du bon-heur qu'elle alloit poſſeder, diſant qu'elle n'en pouvoit plus douter, apres les aſſeurances qu'elle en avoit receuës de ſi bonne part. Si cette bonne Huronne euſt eu aſſez de curioſité, peut eſtre aurions-nous ſceu le myſtere, dont la verité ne s'eſt que trop confirmée par une partie de l'évenement, eſtant morte iuſtement au temps qu'elle l'avoit predit.

ARTICLE I.

Conversion remarquable d'une jeune femme venuë des Hiroquois à Quebec, exprés pour s'y faire Baptiser.

VOicy de quoy admirer les traits de la Providence, qui par un enchaînement admirable se sert des uns pour convertir les autres, & de ceux cy pour procurer à d'autres le mesme bon-heur, dont ils ont esté faits participants.

Vne femme Iroquoise du Bourg de S. François Xauier aux Iroquois, avoit souvent entendu parler de la Foy à son mary Huron de Nation, autresfois Baptisé par nos Peres en son païs. Ces paroles luy avoient donné au

cœur, & luy avoient laiſſé un grand deſir de pouvoir aboucher quelque Pere, pour eſtre éclairée plus particulierement ſur les Myſteres, dont ſon mari l'entretenoit. Pluſieurs années s'écoulerent ſans pouvoir contenter ſes deſirs, & elle avoit déja lié partie avec ce bon Huron, pour aller enſemble faire leur chaſſe vers Montreal, & de là donner iuſques à Quebec, & y trouver ce qu'elle ſouhaittoit depuis ſi long-temps.

Comme ils eſtoient preſts de partir, voila une nouvelle qu'on apporte dans le Bourg, qu'une Robe noire y venoit; c'eſtoit de vray le Pere Bruyas, lequel n'y fut pas pluſtoſt entré, que cette Iroquoiſe ſe fit Eſcoliere du Pere, & le Pere reciproquement ſe fit ſon

Escollier, pour apprendre d'elle les secrets de la langue Iroquoise, pendant qu'il luy découvriroit ceux de son salut : Elle eut à souffrir une grande persecution de la part de ses parens ; & mesme de toute la Bourgade, qui est la moins portée à la Foy de toutes les Nations Iroquoises. On luy reprochoit qu'elle hastoit sa mort, & que la Foy qui avoit déja tué tant de monde, ne l'épargneroit pas : A quoy cette genereuse Catechumene ne répõdoit rien autre chose, sinon, quand ie verray que ceux qui ne croyent pas, ne meurent point, i'écouteray vos remontrances ; à moins que cela, vous ne gagnerez rien sur mon esprit' Donc aprés avoir esté instruite un temps assez notable, Dieu voulut qu'elle remit le

voyage de Mont-Royal ; s'y étant renduë, elle fit instance auprés de son mari, pour descendre iusqu'à Québec : Elle y fut instruite plus amplement par le Pere qui a soin de cette Eglise Huronne ; & fut si bien disposée, qu'elle se trouva en estat de recevoir en mesme temps, de la propre main de Monseigneur l'Evesque, trois Sacremens ; sçavoir, du Baptesme, du Mariage & de la Confirmation.

La joye qu'elle ressentit dans son cœur de ces heureuses rencontres, fut grande ; mais non achevée : Elle souhaittoit le mesme bon-heur à ses parens ; entre-autres à sa tante & à toute sa famille.

Elle presse donc son mary de retourner au plustost au païs, afin

de les avertir qu'ils fiſſent le meſme voyage, pour recevoir la meſme faveur. C'eſtoit plus de cent lieuës que la charité leur faiſoit faire, mais Dieu les ſoulagea par un coup de Providence. Leur chemin eſtoit de retourner par Montreal, & ils y arriverent ; & par une rencontre admirable, ils y trouverent ceux qu'ils alloient chercher bien loing. La joye fut égale des uns & des autres : mais parce que ces nouveaux venus n'auoient aucune connoiſſance à Quebec ; ils avoient peine à ſe reſoudre d'y aller. Venez avec moy, leur dit nôtre bonne Iroquoiſe ; ie vous veux faire le plaiſir tout entier, ie vous tiendray bonne compagnie ; & retournant ainſi ſur mes pas, ie ne les croy point perdus, eſtans em-

ployez pour un ſi bon ſujet. Ils vont donc tous enſemble ; & Dieu donna tant de benediction au zele de cette fervente Iroquoiſe, qu'en peu de temps ils furent parfaitement inſtruits par le Pere, & trouvez dignes du ſaint Baptême. Ils le receurent des mains de Monſeigneur l'Eveſque, avec une joye toute extraordinaire de ces bons Neophytes, qui ſe reſolurent de quitter leur païs, où ils eſtoient dans l'abondance, & s'arreſter à Quebec, où ils ne pouvoient vivre que par aumône, pour mettre leur Foy en plus grande ſûreté, la preferant à toutes les commoditez & les douceurs de leur patrie.

ARTICLE II.

Mort precieuse & admirable d'une fille Sauvage, âgée de 14. ans.

NOus allons voir une mort bien aimable & precieuse, aussi fut-elle la recompense d'une vie aussi illustre en vertu qu'il s'en puisse retrouver dans le plus saint Christianisme

C'est une fille qui a l'âge de quatorze ans, avoit la perfection des Ames consommées. Peutestre aura-t'on peine à croire que des Sauvages puissent arriver en si peu de temps à un si haut degré de perfection. Voicy neantmoins ce que la grace a operé en ce cœur innocent.

Elle eut dés son enfance une rare tendresse pour la pureté, &

elle ne ſçavoit ce que c'eſtoit que des divertiſſemens ordinaires aux enfans de ſon âge, tant elle apprehendoit d'y contracter quelque ſoüillure; & l'on voyoit ſouvent cét enfant ſortir de ſa Cabanne, lors qu'on y entamoit quelque diſcours tāt ſoit peu méſeant; ou bien jetter des œillades ſeveres, ſur ceux meſmes à qui la nature l'obligeoit de porter du reſpect, & elle leur impoſoit ſilence par un ſeul de ſes regards.

L'amour de cette vertu alloit toûjours croiſſant avec l'âge, & à quatorze ans, le iour meſme qu'elle mourut, une perſonne qui n'eſtoit pas en aſſez bonne reputation, s'eſtant approchée de ſon lit, elle en eut tant de peine, que toute moribonde qu'elle étoit, elle obtint de ſa mere, qu-

elle la retournast de l'autre costé, pour n'avoir pas devant les yeux un objet si desagreable. S'estant fait mettre à l'escart, pour pouvoir passer les derniers momens de sa vie hors du bruit, à s'entretenir avec Dieu, elle ne cessoit point de remercier Dieu, de ce qu'il la faisoit mourir Vierge, & rendoit mille actions de graces à son Pere, de ce qu'il ne luy avoit iamais parlé de mariage:une seule chose luy tenoit au cœur,den'avoir peu acõplir auec une sienne cõpagne de mesme âge, le dessein qu'elles avoient formé ensemble de consacrer leur Virginité à Nostre-Seigneur, dans le Monastere des Meres Vrsulines, où elle aspiroit de toute l'estenduë de ses desirs ; à ce defaut, se voyant en danger de mort, elle obtint de son

Pere Spirituel de faire vœu de chaſteté perpetuelle, ce qu'elle fit avec une conſolation bien grande de ſes parens, qui n'avoient iamais rien veu de ſemblable dans aucun Sauvage.

La patience qu'elle fit paroiſtre pendant ſa derniere maladie, ne fut pas moins admirable. Elle avoit trainé plus d'un an dans une langueur continüelle, & ſe trouvoit ſi déchar née, que les os lui perçans la peau, il ne ce pouvoit faire qu'elle n'euſt beaucoup à ſouffrir, étant giſante ſur une écorce d'arbre; elle gardoit cependant une telle égalité d'eſprit, & une ſi grande ſerenité de viſage parmy ſes douleurs, qu'on iugeoit inſupportables, qu'elle donnoit de l'admiration à ceux qui la voyoient ſi paiſible, dans un eſtat ſi pitoyable.

L'unique peine qu'elle ressentoit, c'estoit d'en donner à sa mere, laquelle luy ayant promis de retenir ses larmes; ce n'est pas encore assez, ma bonne mere, luy dît-elle, les soins que vous prenez de moy sont trop grands, & la douleur que vous recevez de mon mal est excessive, puisqu'elle vous empesche de prendre vostre réfection: Vivez, ma chere mere, & laissez moy mourir paisiblement, & si vous avez tant de bonté pour moy, que de me rendre service iusques à la fin de ma vie; celuy que ie vous demande avec plus d'instance, est de suppleér à ma foiblesse, qui m'empesche de pouvoir reciter continüellement monChapelet. Dites-le enma place;&pendant que vousferez cette priere de bouche, mon cœur ne

ſera pas oyſif : Elle diſoit bien vray; car elle l'occupa en de ſaintes & de ferventes aſpirations iuſques au dernier ſoûpir, ſans que les convulſions de la mort prochaine l'ayent pû empeſcher d'avoir ſon cœur collé à Dieu; ce qu'elle fit bien paroiſtre apres un de ces Symptomes, pendant lequel ſes pauvres parens luy ſuggerans inceſſament des prieres, avec leſquelles ils deſiroient qu'elle expiraſt, elle leur faiſoit ſigne de la main pour les en empeſcher; & la parole luy eſtant revenuë, elle leur dît que ces bruits exterieurs interrompoient les entretiens de ſon cœur, qu'elle eſperoit bien continuër iuſqu'à ce qu'elle expiraſt.

Il y a long temps que Dieu la diſpoſoit à une ſi belle mort, par

des graces tout extraordinaires; elle en découvrit quelques-unes l'hyver dernier à sa mere, luy disant, que souvent la nuict on luy faisoit sentir des odeurs du Paradis, si ravissantes, & qu'on luy remplissoit la bouche de ie ne sçay quoy si delicieux, qu'elle en ressentoit la douceur, & en goûtoit le plaisir pendant toute la journée suivante; mais ces faveurs n'estoient pas steriles & sans fruit, parce qu'elle entendoit à mesme temps une voix, qui luy parloit au cœur, de ne perdre pas une seule de ses actions, sans en faire un Sacrifice à Dieu.

Ce qui fut plus remarquable en ce genre de grace, fut la visiste dont la Sainte Vierge l'honnora trois iours avant sa mort: voicy comme elle en fit le recit à son pere & à sa mere, en presence de

ſon Directeur. Ie ne dormois pas, dit-elle, cette nuict, lors que tout d'un coup j'ay veu entrer dans nôtre Cabanne une Dame Majeſtueuſe, qui portoit un Enfant entre ſes bras; Elle eſtoit accompagnée d'une autre Dame, qui me tira de l'ignorance où j'eſtois, qui eſtoit cette Dame ; car elle me dît ces propres paroles. C'eſt Marie que tu vois-là ; ce n'eſt que pour te viſiter qu'elle eſt venuë à toy, non pas pour t'inſtruire ; tu as les Peres, écoûtes-les; & aprés ces mots, tout diſparut, laiſſant mon eſprit & mon cœur nâger dans des douceurs inimaginables. Sa mere luy demanda comment eſtoit habilée la Sainte Vierge? Ie ne ſçay, dit-elle, quel nom donner à l'eſtoffe, dont elle eſtoit couverte ; ce que ie ſçay,

eſt qu'il en ſortoit de toutes parts des brillans ſemblables à ceux de ces Diamans qui ſe trouvent au tour de Quebec, lors qu'ils ſont frappez des rayons du Soleil.

Mais voicy encore quelque choſe de bien merveilleux. Le ſoir qu'elle mourut, elle avertit que ſon ame commençoit à ſe détacher de ſon corps, & qu'elle s'en alloit bien-toſt mourir. A cette nouvelle, on va en haſte appeller ſon Confeſſeur, auquel d'abord qu'il fût entré, elle fit ſigne qu'elle avoit quelque choſe à luy communiquer. Il s'approche le plus prés qu'il pût, pour recevoir ces dernieres paroles, qu'elle prononça d'une voix mourante. Mon Pere, dit-elle, voila les Habitans Ciel, qui viennent

viennent prendre mon Ame, qui ſe detâche peu à peu de mon corps; elle n'en pût pas dire davantage.

Deux heures apres, trois de nos Peres s'eſtants rencontrés à meſme temps dans ſa Cabanne, iugerent qu'elle paſſeroit encor la nuit, tant ils la voyoient vigoureuſe : c'eſt pourquoy l'vn des trois luy dît: Ma Fille ie m'en vay, i'eſpere vous retrouver demain en vie. Ces paroles ſi aſſurées, & ce qui ſe paſſa en ſuite, nous fait croire qu'elle avoit eu revelation de ſa mort; car le Pere, qui eſtoit reſté pour la veiller, apres luy avoir ſuggeré pluſieurs actes propres à ſon eſtat, qu'elle diſoit avec grande application, la voulut laiſſer vn peu en repos, & en prendre auſſi, s'eſtant mis à

ſommeiller; à quelque temps de l'à le pere de la malade la voyant baiſſer notablement, dit qu'il falloit eveiller le Confeſſeur; attendez, dit la Moribonde, ie vous diray quand il ſera temps; elle laiſſe encor paſſer environ une heure, aprés laquelle elle fit ſigne qu'on éveillaſt le Pere, lequel la trouva pleine de iugement, & dans une diſpoſition de cœur tout à fait raviſſante: elle repetoit avec une ferveur admirable, quoy que d'une voix à demy articulée, les actes qu'il luy faiſoit faire, iuſqu'à ce que la parole luy ayant manqué avec les forces, elle fit un effort pour porter le Crucifix à ſa bouche, afin de le baiſer en expirant: mais n'ayant pas aſſez de force pour cela, elle mourut en cet effort,

aprés avoir pronócé ces deux mots IESVS ESKITENR, IESVS vous aurez pitié de moy. Elle expira ſi doucement, qu'on euſt iugé à la voir, qu'elle euſt eſté pluſtoſt ſurpriſe d'un paiſible ſomeil, qu'enlevée de la mort.

Ses parẽs n'ont pas peu contribué à luy procurer un ſi heureux treſpas. Pẽdant les 15. derniers iours de ſa maladie, ils cómunierent deux fois, non pas pour impetrer de Dieu la ſanté de leur chere fille, mais pour luy obtenir la patience dans ſon mal; & la vigueur d'un eſprit Chreſtien contre les frayeurs de la mort, & contre les tentations du demon: Apres quoy ils demeurerent ſi reſignez à la volonté de Dieu, en la perte qu'ils alloient faire de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de

plus pretieux au monde, & se sentirent remplis d'un zele si passioné pour l'aider à bien mourir, que c'estoit chose estonnante, de les voir & les entendre parler à leur fille, toûchant le bonheur qu'elle avoit de quitter le monde, avant que d'en connoistre les corruptions.

Quelques iours devant sa mort, une personne se presenta à elle en songe; qui luy dît qu'elle n'en mourroit pas, & qu'elle habiteroit encore le nouveau Village qu'on leur preparoit sur les terres de Sillery, & qu'elle verroit la belle recolte qu'on feroit dans les Champs qu'on y alloit cultiver. Elle raconta tout à sa Mere, de qui elle eut cette responce: Ma fille c'est une illusion du demon, qui sous esperance de san-

té, te veut empeſcher de te preparer à la mort; Non non, ma fille, n'eſcoute point ce menteur! ah mille fois heureuſe, ouy tu és mille fois plus heureuſe que ie n'eſpere d'eſtre, de mourir ſans eſtre ſoüillée des corruptions du ſiecle; qui ſçait, ſi tu vivois plus long temps, ſi tu n'en ſerois pas ateinte! ah que IESVS & MARIE t'embraſſeront volontiers, quand tu iras à eux avec ton innocence.

Voilà les propres paroles d'une Mere, & d'une Mere Sauvage, à ſa fille qu'elle aymoit plus que ſoy-meſme: Comme elles partoient d'un cœur tout affectueux, elles firent telle impreſſion ſur celuy de cet enfant, que depuis elle n'avoit point de paroles plus ſouvent en bouche, que celles-cy; ah qu'il me tarde que ie ne voye IESVS.

Le iour qui preceda ſa mort, ſa bonne Mere luy faiſant amiablement ſes plaintes, de ce qu'en la perdant, elle faiſoit une perte qui la touchoit bien ſenſiblement pour toutes choſes; mais particulierement parce qu'elle ne feroit plus les prieres dans la Cabanne les matins & les ſoirs, comme elle avoit de couſtume; Ie ſeray inconſolable, aprés la mort, luy dît elle, ſi tu ne me promets pour adoucir ma douleur, que tu feras dans le Ciel, ces prieres pour moy; elle fut bientoſt conſolée par l'aſſûrance que luy en donna ſa bonne fille.

Le Pere n'avoit pas moins de tendreſſe, ni moins de pieté que la Mere; quelque temps avant ſa mort, penſant qu'elle en eſtoit bien proche, il la prit dans ſon

ſein, afin qu'expirant ſur ſa poitrine & entre ſes bras, il en fiſt un Sacrifice à Dieu : La fille de ſon coſté ſe voyant ainſi preſte d'eſtre ſacrifiée ſur cét Autel vivant, voulut auſſi faire faire un Sacrifice à ſon Pere, & le pria de luy promettre, que tous les iours de ſa vie il reciteroit le Chapelet de la Sainte Vierge, qu'elle avoit toûjours tant aimée; & qu'elle s'engageoit auſſi de ſa part, & luy faiſoit promeſſe de le uenir querir à ſa mort, s'il pratiquoit conſtamment cette devotion ; c'eſt à quoy il s'accorda bien volontiers. Tout cela reſſent-il le Sauvage?

Nous conclurons le recit de cette pretieuſe mort, par un acte de generoſité, que firent paroiſtre les parens, qui non ſeulement ne

verſerent pas une larme, ni avant ni aprés la mort d'une ſi chere & ſi aimable fille; mais encor ayant convoqué tous leurs compatriotes à un feſtin qu'ils leur firent: Vous ſçavez, mes freres, dît le pere de la defunte, quels ſont les regrets que de tout temps noſtre Nation temoigne ſur la perte de nos prôches, quand la mort nous les ravit: vous ſçavez que pendant pluſieurs années le cœur & l'eſprit des vivans demeurent comme enſevelis dans le tombeau de leurs morts; mais ie vous prie de croire que cette coûtume n'a pas eu d'effet ſur mon eſprit à l'egard de la fille que Dieu a retirée à ſoy: mon Ame ne la pas ſuivie dans la foſſe; mais bien dans le Ciel; car une ſi ſainte mort ne me permet pas de douter qu'elle

n'y ſoit ; c'eſt à nous à nous en procurer une ſemblable, & c'eſt le bonheur que ie vous ſouhaitte, & que nous devons demander à Dieu tous les iours de noſtre vie.

Le tout ſe termina par une priere publique que tous ces bons Chreſtiens adreſſerent à Dieu, pour obtenir cette faveur: & il y a bien de quoy le remercier de ce qu'il donne de ſi bons ſentimens à ces pauvres Barbares ; & admirer ſur tout dans ce narré qui eſt tres fidele, & auquel on a obmis quãtité de choſes tres remarquables, que c'eſtoit une fille de quatorze ans, c'eſtoit une fille Sauvage, de parens Sauvages, & eleuée parmy les Sauvages: mais Dieu n'a point d'egard ny au Grec, ny au Barbare, lors qu'il ſe veut communiquer à une Ame: Tout age, toute

Nation y eſt propre, quand on ſe ſoûmet à ſes deſſeins & quand on correſpond fidellement à ſes graces.

Lettre de Monſieur l'Eveſque de Petrée à Monſieur Poitevin Curé de S. Ioſſe à Paris.

MONSIEVR,

Le zele que Noſtre Seigneur vous a donné pour cette Egliſe Naiſſante, qu'il luy a pleu confier à noſtre conduite, & les ſoins que vous continuez de prendre avec tant de charité pour tout ce qui peut contribuer à ſon accroiſſement, m'obligent à vous faire part, à mon ordinaire, de l'eſtat, auquel elle ſe trouve preſentement; le ſecours des Eccleſiaſtiques que vous nous avez envoié

par les premiers Vaiſſeaux ; nous eſt venu fort à propos pour nous donner le moyen d'aſſiſter divers lieux de cette Colonnie, qui en ont un notable beſoin, & ſans leſquels ils auroient eſté deſtitués de tout ſecours.

La venuë de Monſieur l'Abbé de Queylus avec pluſieurs bons ouuriers tirés du Seminaire de S. Sulpice, ne nous a pas moins apporté de conſolation : nous les avons tous embraſſés, *in viſceribus Chriſti*; ce qui nous donne une ioye plus ſenſible, eſt la benediction de voir noſtre Clergé, dans une Sainte diſpoſition de travailler tous d'un cœur & d'un meſme eſprit à procurer la gloire de Dieu & le ſalut des Ames, tant des François que des Sauvages.

Les tendreſſes de pere que le Roy

fait paroiſtre pour ſa Nouvelle France, & les deſpenſes notables qu'il fait pour la rendre nombreuſe & floriſſante, fournit à tous une fort ample moiſſon, pour employer dignement leur zele & conſumer leur vie pour l'amour de noſtre Seigneur IESVS-CHRIST, qui leur a par ſa bonté infinie, donné les premieres inſpirations de la luy venir conſacrer, dans une Egliſe, ſur laquelle il a dés ſon berceau verſé ſes plus tendres benedictions; & dont il continuë de la combler inceſſamment.

L'humiliation dans laquelle ſont preſentement nos ennemis, ne nous a pas ſeulement ouvert la porte à la converſion des Infideles, dans les Nations les plus éloignées; mais encor les à rendus eux meſmes capables de prendre

part à ce bonheur. Les Peres Ie-ſuites s'y employent toûjours, avec le meſme zele qu'ils y ont travaillés depuis 40. ans: I'en ay receu des temoignages ſenſibles, apres le retour de nos viſites, dans celle que nous avons fait ce Printemps à Tadouſſac, 30. lieuës au deſſous de Quebec; ayant trouvé les Sauvages de cette Miſſion, dans des diſpoſitions telles, que depuis qu'il a pleu à noſtre Seigneur de nous donner la conduite de ce Chriſtianiſme, ie ne ſçache rien qui m'ait donné plus de conſolation. Nous y avons reconnu quelle benediction ſe peut eſtre à ces nouveaux Chreſtiens de ſe trouver hors des occaſions des boiſſons enyvrantes, leſquelles à raiſon de la foibleſſe qu'ils y ont, cauſent des excés de dé-

ſordres parmy eux, qui nous ſont ſouvent gemir devant Dieu, & deplorer le mal-heur de ceux qui en ſont la cauſe; Cette Egliſe de Tadouſſac exempte de ce mal, eſt dans une pieté vrayement ſolide & Chreſtienne; nous y avons donné la Confirmation à cent quarante-neuf tres-bien diſpoſez à recevoir les effets de ce Sacrement.

Si Noſtre-Seigneur me donne autant de ſanté l'an prochain, que j'en ay eu ce Prin-temps, j'eſpere encore y retourner; car je vous avoüe que s'ils ont témoigné de la joye de nous y voir, nous n'en avons pas moins reſſenti de noſtre coſté en cette viſite.

I'ay donné Miſſion depuis un mois, à deux tres-vertueux & bons Ouvriers, pour aller dans

une Nation Iroquoise, qui s'est établie depuis quelques années assez proche de nous, du costé du Nord du grand Lac, nommé Ontario, dont la communication ne nous est pas difficile ; L'un est Monsieur de Fennelon, duquel le nom est assez connu dans Paris; & l'autre Monsieur Trouvé. Nous n'avons peu encore sçavoir le succez de leur employ ; mais nous avons tout sujet d'en esperer un tres grand fruict.

Comme le Roy m'a témoigné qu'il souhaittoit que l'on tâchast d'élever à la maniere de vie des François, les petits enfans Sauvages, pour les policer peu à peu ; j'ay formé expres un Seminaire, où j'en ay pris un nombre à ce dessein ; & pour y mieux réussir, j'ay esté obligé d'y joindre

des petits François, desquels les Sauvages apprendront plus aisément, & les mœurs & la langue, en vivant avec eux. Cette entreprise n'est pas sans difficulté, tant du costé des enfans, que de celuy des peres & des meres, lesquels ont un amour extraordinaire pour leurs enfans, à la separation desquels ils ne peuvent presque se resoudre; ou s'ils la souffrent, il y aura une peine tout à fait grande, qu'elle soit pour beaucoup de temps; à raison que pour l'ordinaire les familles des Sauvages ne sont pas peuplées de beaucoup d'enfans, comme celles de nos François, où dans la pluspart, en ce País, ils se trouvent 8. 10. 12. & quelquefois jusques à 15. & 16. enfans: Les Sauvages au contraire, n'en ont pour la plusprart que

deux

deux ou trois, & rarement ils paſſent le nombre de quatre: ce qui fait qu'ils ſe repoſent ſur leurs enfans, lors qu'ils ſont un peu avancez en âge, pour l'entretien de leur famille, qu'ils ne peuvent avoir que par la Chaſſe & d'autres travaux, dont les peres & les meres ne ſont plus capables, lors que leurs enfans ſont en âge, & en pouvoir de les ſecourir; à quoy pour lors il ſemble que la Loy naturelle oblige indiſpenſablement les enfans. Cependant nous n'épargnerons rien de ce qui ſera de nos ſoins, pour faire réüſſir cette heureuſe entrepriſe, quoy que le ſuccez nous en paroiſſe fort douteux.

Les Prestres de nostre Seminaire des Missions Estrangeres, ne nous ayans pas moins fait paroistre de soin & de vigilance dans l'éducation des enfans de ce Païs, que nous leurs avons donnez à former à l'estat Ecclesiastique, qu'ils nous ont donné des marques de leur zele dans les travaux qu'il y a à souffrir dans tous les lieux des habitations de ce Païs, où nous les employons ; Nous avons estimé ne pouvoir rien faire qui soit plus à la gloire de Dieu, & pour le bien de nostre Eglise, que de leur confier de nouveau la direction de ce second Seminaire : d'autant plus que nous avons jugé à propos de le renfermer dans l'enceinte de

noſtre Seminaire, dans laquelle nous avons fait accomoder un logement propre à ce deſſein. Il a déja, graces à Dieu, pris ſes premiers commencemens depuis un mois.

Ie ſupplie Noſtre-Seigneur, au Nom de la Tres-Sainte Famille, en l'honneur & ſous la protection de laquelle noſtre Seminaire eſt étably, d'y vouloir donner le ſuccez & la benediction que nous nous en promettons.

Voila ſuccintement ce que je puis avoir pour le preſent à vous dire de ce qui regarde noſtre Spirituel. Souvenez-vous, je vous conjure, de recommander à Noſtre-Seigneur, au ſaint Autel, les beſoins de noſtre Troupeau, &

d'implorer ſa Divine Miſericorde pour celuy qu'il luy a plû en établir le Paſteur ; & me croyez avec verité,

Monſieur,

A Quebec ce 8. Novembre 1668.

Voſtre tres-humble & obeïſſant ſerviteur, FRANÇOIS, *Eveſque de Petrée, premier Eveſque de la Nouvelle-France, nommé par le Roy.*

CHAPITRE DERNIER.

De la Miſſion de ſaint Michel dans la cinquiéme Nation des Iroquois à Sonnantoüan.

DEpuis que cette Relation a eſté achevée, nous recevons icy à Quebec une heureuſe nouvelle à la veille du départ du dernier Navire, aujourd'huy 10. Novembre; que des Ambaſſadeurs de Sonnontoüan, ſont arrivez tout fraichement à Montreal, venans demander deux de nos Peres, pour les inſtruire; & qu'ils ont envoyé à Monſieur nôtre Gouverneur, un beau Collier de Pourceline pour cét effet.

En meſme temps nous appre-

nons que le Pere Fremin, qui étoit depuis un an dans la Miſſion d'Annié, ayant eſté fortement invité par des deputez de Sonnontoüan, d'aller chez eux pour y commencer la Miſſion ; eſtoit party d'Annié le 10. d'Octobre, pour ſe rendre à Sonnontoüan, ayant laiſſé en ſa place le Pere Pierron, tout nouvellement revenu du voyage qu'il avoit fait à Quebec.

Ainſi dans les cinq Nations Iroquoiſes nous y avons heureuſement cinq Miſſions. Cette derniere de ſaint Michel, eſtant elle ſeule plus peuplée que toutes les autres ; c'eſt un champ qui demande un puiſſant ſecours : d'autant plus que l'eſperance de la moiſſon y eſt tres-grande, tant à

cauſe du naturel plus doux & plus traitable de ceux de cette Nation, qui ſont plus Laboureurs & plus Marchands, qu'ils ne ſont Guerriers; qu'à cauſe qu'il y a quantité de Hurons qui s'y ſont retirez: & principalement une Bourgade toute entiere, où il y avoit quantité de Chreſtiens, qui faiſoient une Miſſion conſiderable, que nous appellions de ſaint Michel, dans l'ancien Païs des Hurons, lors que la guerre des Iroquois le deſola en l'année 1649.

Quelques perſonnes de pieté ont déja commencé la fondation de cette Miſſion: nous en verrons les fruits, Dieu aidant, l'année prochaine.

LETTRE CIRCVLAIRE de la mort de la Reverende Mere Catherine de ſaint Auguſtin, Religieuſe Hoſpitaliere de Quebec, decedée le 8. May 1668.

MA R^de^ MERE,

La Divine providence me donne une matiere à vous entretenir cette année, ſur la plus ſenſible des Croix que Noſtre-Seigneur m'ait fait ſentir depuis que ie ſuis au monde ; & ſur la perte la plus conſiderable que peut porter noſtre Communauté au regard des ſujets qui la compoſent. C'eſt

par la mort de noſtre tres-aimée Sœur de ſaint Auguſtin, qui n'étant qu'à la trente-ſixiéme année de ſon âge, & la vingtiéme de ſa Profeſſion, a eſté trouvée dans le comble de ſa perfection, par celuy qui ne met le terme de nos vies, qu'en celuy de ſa volonté, & de noſtre fidelité à l'aimer. Sa parfaite correſpondance à tous les deſſeins de Dieu ſur elle, & la liberté qu'elle avoit donnée dés ſon plus bas âge à cét eſprit adorable, pour ſe faire luy-meſme le tyran de ſon amour propre, luy acquirent une grande facilité pour la pratique des plus ſolides vertus. Auſſi auroit-on dit qu'elles avoient pris naiſſance avec elle, tant la grace & la nature agiſſoient de concert dans cette

chere ame. Ie ne vous diray rien presentement du détail de plusieurs graces extraordinaires, dont Nostre-Seigneur l'avoit avantagée. Cela se fera lors que nos Superieurs le jugeront à propos pour la gloire de Dieu. Mais seulement, ie vous diray, ma tres-chere Mere, pour nostre commune consolation, les choses que ie ne puis suprimer sans injustice, en ayant eu une parfaite connoissance, avec toute nostre Communauté. Nostre chere defunte avoit receu des preventions de grace fort considerables, dés son enfance mesme; lesquelles furent cultivées par le grand soin que prit de son education, Mademoiselle sa grande mere, aupres de laquelle elle a esté élevée. Vous

ſçavez aſſez, Ma tres-chere Mere, que la maiſon de cette bonne Damoiſelle eſtoit pour toute ſa famille, une vraye maiſon d'oraiſon, & pour le prochain, la retraite & le refuge des pauvres. C'eſtoit un lieu où noſtre chere Sœur prit les premieres impreſſions de l'eſprit d'hoſpitalité ; & d'un grand degagement des mal-heureuſes maximes du monde, dont elle conçeut un admirable dégouſt ; auſſi s'en retira-telle dés ſa treiziéme année, qu'elle entra chez nos Meres de Bayeux, accompagnée de ſa ſœur aiſnée, & ſuivie toſt apres de ſa bonne grande Mere, qui y a conſommé ſa vie dans toute la ſainteté qui eſt connuë à tout noſtre ſaint Ordre. Monſieur de Launey Iourdan, ſon ayeul ma-

ternel , grand homme de bien, homme d'oraiſon, & grand aumônier, dont la vertu a eſté eſtimée de tout le monde, voyant un jour cette petite innocente, n'étant pour lors âgée que de deux ans ; eut un preſentiment de ſa future ſainteté. Voyez , dît-il à ſes domeſtiques , cette petite fille ſera un jour Religieuſe, une grande ſervante de Dieu, & une ſainte. En effet eſtant en l'âge de prendre l'habit de Religion, elle le fit avec toute la joye poſſible, tant de ſa part, que de la Communauté de nos Meres de Bayeux, qui dés lors voyoient en elle des diſpoſitions toutes ſaintes. Son Noviciat ſe paſſa avec la ferveur & le zele que l'on eût pû ſouhaiter dans un âge plus avancé. Les

grands desirs qu'elle avoit de souffrir, luy firent prendre la resolution de tout quitter & de tout perdre pour se donner entierement à son Espoux. Nous avions demandé quelques Religieuses de France pour nostre secours ; Elle s'y presenta d'un courage invincible, surmontant les oppositions qui se presenterent de tous les costez, avec tant ferveur, qu'il estoit aisé de voir dés lors que la grace pouvoit tout sur elle, & que la nature n'y avoit point de part. Côme elle avoit receu une grande éducation de Messieurs ses parens, & qu'elle estoit d'un naturel affectueux, & tout de feu, elle avoit pour eux une reconnoissance & des tendresses extremes, & s'estoit s'arracher le cœur à soy-mesme, s

t'elle dît quelquefois, que de se separer d'avec eux ; & plus encore de la Communauté des Religieuses de Bayeux, où elle estoit aimée de tout le monde, & où elle avoit sa grande Mere & une Sœur, & une Superieure, sa parente, Fondatrice de cette Maison, avec lesquelles elle eût passé saintement & doucement sa vie, estant toutes grandes servantes de Dieu: Mais l'amour de Dieu l'obligea à ne point s'écouter soy-mesme en ce rencontre.

Monsieur son Pere, duquel elle avoit esté toûjours fort cherie, s'opposa de toutes ses forces à son dessein ; mesme presenta Requeste en Iustice, pour l'empescher, se rendant inflexible. Mais nôtre genereuse pretendante aux souf-

frances de Canada, eûst que gagnant le Ciel, elle gagneroit sa cause. Elle eut recours à Dieu, faisant vœu de vivre & de mourir en Canada, si Dieu luy en ouvroit la porte; & mesme elle alloit signer de son sang le vœu qu'elle en avoit déja écrit, si sa Maistresse des Novices ne fût survenuë, lors qu'elle se picquoit, pour offrir ainsi les premices de son sang à Dieu. Peu apres le cœur de Monsieur de Lompré, son pere, se trouva heureusement changé. Nostre-Seigneur permit que ce bon Gentil-homme, se sentant inquiet & chagrin, demanda à voir une Relation nouvellement venuë du Canada: en la lisant, son cœur se sentit tout émû sur ce genereux Sacrifice, que vouloit

faire sa fille, de soy-mesme; & il conceut une si vive apprehension que Dieu ne luy demandast compte à l'heure de la mort, de l'opposition si oppiniastre qu'il faisoit à ses volontez, & aux desseins que le Ciel avoit sur sa fille; que touché de cette pensée qui le pressoit fortement, il accorda à Dieu, ce qu'il avoit refusé aux hommes. Toutefois sa douleur luy en fut si sensible, qu'il en tomba malade à l'extremité. Les tendresses de la Mere, pour qui cette chere fille avoit tous les amours possibles, ne servirent qu'à faire paroistre la force de sa Vocation pour le Canada, & ce que peut l'amour de Dieu, sur un cœur qui déja est tout à luy, voulant y estre. La fille n'avoit pas

encore ſeize ans accomplis, pour faire ſa Profeſſion, & toutefois le temps preſſoit pour le voyage: ce qui obligea les Superieurs de permetre qu'elle feroit ſa profeſſion en chemin, lors qu'elle auroit l'âge, qui manquoit ſeulement de quelques iours. La Mere de l'Aſſomption, Profeſſe de Dieppe, qui devoit faire le méme voyage avec elle; eut les commiſſions neceſſaires pour cét effet. Elle ſortit donc de Bayeux, regardant le Canada, comme le lieu où IESVS-CHRIST l'appelloit, où elle devoit eſtre la victime de ſon ſaint Amour. Ce fut à Nantes que noſtre genereuſe Novice fit ſa profeſſion, dans la Chapelle de Noſtre-Dame de Toute-Ioye: il fallut promptement ſe rendre à la Rochelle, où ſe faiſoit l'embar-

quement. Elle ne fut pas ſi toſt embarquée, que la Croix, dont l'amour avoit déja fait de ſi fortes impreſſions dans ſon cœur, environna ſon corps, par une maladie contagieuſe, qui la mit à l'extremité. C'eſtoit une fiévre continuë, la plus ardente & la plus violente du monde, avec une ceinture tout autour du corps, composée d'onze charbons de peſte, & la peſte-meſme; ſur mer, dans un Navire, où quelque ſoin que l'on puiſſe avoir d'un malade, on peut dire que tout quaſi luy manque, mais ſa vertu ne luy manqua pas; ny la tres-Sainte Vierge, qu'elle avoit priſe pour ſa tres-bonne Mere, qui luy apparut, qui la toucha, & la guerit, & qui luy donna ſa benediction, avec aſſeurance qu'elle

auroit un ſoin tout particulier d'elle ; dont cette Mere de bonté s'eſt fidelement acquittée juſques au dernier ſoupir de ſa vie. Leur navigation fut de trois mois : & Dieu enfin nous la donna, avec des joyes de part de d'autre, inconcevables. Nous jugeaſmes, dés la premiere entreveuë, que c'eſtoit un precieux treſor pour cette maiſon, ſon exterieur avoit un charme le plus attirant, & le plus gagnant du monde, il n'eſtoit pas poſſible de la voir, & de ne la pas aimer : ſon naturel eſtoit des plus accomplis que l'on euſt pû ſouhaitter, prudente, avec ſimplicité ; clairvoyante, ſans curioſité ; douce & debonnaire, ſans flaterie ; invincible dans ſa patience, infatigable en ſa Charité ; aimable à tout

le monde, ſans attache à qui que ce ſoit; humble, ſans aucune baſſeſſe de cœur; courageuſe, ſans qu'il y eut rien d'altier en elle; Nous ſçavons qu'elle n'épargnoit aucunes peines, dans les occaſions de gagner une ame à Noſtre-Seigneur, ſoit par ſes prieres, ſoit par ſes mortifications; juſqu'à s'eſtre abandonnée à la Divine Iuſtice, en qualité de victime; qui vrayment ne la pas épargnée, & qui luy a fait ſentir la peſanteur de ſon bras, puniſſant terriblement en elle, les pechez de ceux pour leſquels elle ſe ſacrifioit. Nous ſçavions bien que ſes infirmitez corporelles eſtoient grandes, & continuës; & nous voyons qu'elle les ſupportoit ſaintement, & toûjours d'un viſage égal, rependant une joye pleine de pieté, dans le

cœur de ceux qui la voyoient. Mais nous avons esté surprises depuis sa mort, lors que nous avons apris que depuis seize ans Dieu avoit éprouvé cette Ame forte, par des ariditez & tentations, des abandons interieurs, & des delaissemens extremes ; à tel point que les demons d'enfer revoltoient, ce semble, toutes ses puissances, contre Dieu; sans que iamais ils ayent obtenu d'elle la moindre obeïssāce en quoy que ce soit ; son cœur armé de Dieu estant plus fort que tout l'enfer. Aussi avons-nous apris de bonne part, qu'outre les saintes habitudes de toutes les vertus, qu'elle avoit acquises dés son enfance, en un eminent degré, le Ciel estoit de la partie avec elle; quantité de saints du Paradis, les Anges, la Sainte Vierge & S.

Ioſeph, & IESVS-CHRIST- meſme, luy eſtants apparus ſouvent, pour la fortifier, la conſeiller, la proteger; & combattre avec elle: ſur tout, le Pere Iean de Brebeuf, heureux Martyr des Iroquois, dans le païs des Hurons, qui luy avoit eſté donné du Ciel, comme ſon Directeur; toutefois avec une entiere ſubordination à ſon Directeur ordinaire. Ce directeur Celeſte luy approiſſoit tres-ſouvent, & ſouvent ſans luy apparoiſtre, ſe rendoit ſi preſent à elle, qu'elle le ſentoit, & recevoit ſes impreſſions, avec autant d'efficace & de certitude, qu'un homme aveugle qui ſeroit pres du feu, eſt certain que ce feu l'échauffe, & qu'il n'en eſt pas éloigné. Souvent elle a eu aſſeurance de ſon ſalut, de la part de divers Ss, & de la Sainte Vier-

ge, & mesme IESVS CHRIST : & diverses fois, pour l'encourager aux souffrances, qui luy estoient presentées du Ciel, qui attendoit son consentement, la place qui luy estoit preparée dans le Ciel luy a esté montrée, de plus en plus éclatante en lumiere & en gloire, lors que plus elle approchoit de sa mort, & de la fin de ses combats. Elle a esté une fois transportée en Enfer, soit de corps, soit d'esprit, elle ne le pouvoit dire: là, elle y vit trois abismes si differens pour la cruauté des tourments, & pour la rage des damnez, & des Demons contre eux; que le premier abisme ne luy paroissoit quasi rien en comparaison du second, ny celuy cy en comparaison du troisiéme, les ayant veus l'un apres l'autre : quoy qu'à la veuë

qu'elle avoit eu du premier, elle ne crût pas qu'il y peust avoir des peines plus terribles. Et la place luy fut montrée, qui auroit esté son enfer a toute eternité; si elle n'eust esté fidele à la grace de Dieu. Souvent des Ames de Purgatoire luy ont apparu dans leurs peines, qui luy demandoient son assistance, mesme quelques-unes de ceux qui estoient morts en France, avant que la nouvelle en fust venuë en ce païs; les Navires qui ne viennent de France qu'au Printemps, n'y estans pas encore arrivez. Et souvent elle voyoit ces Ames, qui au sortir du Purgatoire venoient la remercier de sa Charité. Mais ce qui est bien remarquable, c'est que son humilité a esté si adroite à se cacher, mesme à nos yeux, que nous n'avons rien

ſceu, qu'apres ſa mort, de tout ce qui eſtoit de ces graces ſi extraordinaires de Dieu ſur elle ; quoy que ſes ſolides vertus, qui font la veritable Sainteté, nous la fiſſent connoiſtre pour une Religieuſe accomplie, pleine de Dieu, & qui gagnoit les cœurs à Dieu. Sa fidelité à reprimer tous les mouvemens de la nature, luy avoit acquis un tel empire ſur ſes ſens, que l'on euſt dit que la vertu eſtoit née avec elle. Et bien que l'eſprit de Croix & de Penitence l'accompagnaſſent en toutes occaſions, ce n'eſtoit toutefois que pour elle-meſme : elle n'eſtoit à charge qu'à ſon amour propre, avec lequel elle eſtoit dans un continuel divorce: toutes ſes complaiſances eſtoient appliquées pour le prochain, s'ajuſtant d'une merveil-

leuse façon aux differentes humeurs de chacun, se faisant tout à tous, afin de gagner tout le monde à son Divin Espoux. Son cœur obligeant la rendoit le refuge de toutes les personnes qui avoient besoin de secours & de consolation; elle n'en renvoyoit aucune sans une parfaite satisfaction. Sa Charité & sa bonne conduite, ont paru avec edification à tout le monde, dans les offices de Maistresse des Novices, de Depositaire, & d'Hospitaliere. C'est en ce dernier, où son cœur trouvoit plus de quoy satisfaire à l'amour du prochain, & à la mort de soy-mesme. Souvent la Providence de Dieu aiant permis qu'on luy envoyât des malades, qui n'avoient pas moins de necessité de la santé de l'Ame, que de celle du

corps; elle les gagnoit ſi doucement & ſi efficacement à Dieu, que pluſieurs ont avoüé luy eſtre redevables de leur ſalut. L'edification generalle qu'un chacun en a receu, eſt un témoignage public, que pas un ne peut dementir. Dans la maiſon elle eſtoit la premiere au travail, & des plus ferventes à ſe mortifier en tout ce qui regardoit ſa perſonne; choiſiſſant toûjours pour ſoy les choſes les plus incommodes; ſupportant tout des autres; excuſant tout, ſans iamais s'excuſer ſoy-meſme, mais pluſtoſt deſirant que ſes defauts fuſſent connûs à tout le monde. Bon Dieu, diſoit-elle ſouvent, puiſque nous ne ſommes que ce que nous ſommes devant Dieu, pourquoy cherchons nous à paroiſtre autrement aux yeux

des hommes. En un mot, elle a remply en peu d'années, les desseins de la divine providence sur sa chere ame. L'heure estoit venuë qu'il falloit recompenser ses travaux, & couronner sa vertu, en terminant sa vie, par toutes les marques qui peuvent faire connoistre combien la mort des saints est precieuse devant Dieu. Le 20. d'Avril de cette presente année 1668. elle fut attaquée d'un crachement de sang qui ne dura que fort peu, & qui nous fit croire que ce ne seroit rien: neantmoins la fiévre l'ayant prise, avec de grandes douleurs de poitrine, les Medecins iugerent que quelque rameau s'estoit ouvert, qui degorgeoit sur les parties nobles: on essaya en vain d'y apporter quelques remedes. Le 3. de May, qui

estoit le iour de sa naissance ; à la mesme heure qu'elle nasquit, ses douleurs redoublerent notablement ; non seulement les corporelles ; mais nous avons appris qu'en mesme temps les souffrances interieures de l'esprit creurent aussi à proportion ; la divine justice satisfaisant aux desirs de cette innocente victime qui s'offroit continuellement pour les pecheurs, & pour les Ames de Purgatoire, pour lesquels elle la faisoit souffrir d'un façon estonnante, inconcevable à ceux qui n'adorent pas avec amour les conduites de Dieu. Dés le premier moment de son mal, elle renouvella son esprit de sacrifice ; & par une mort continuelle de ses propres sentimens, elle pria une de celles qui luy rendoient quelques services, de ne la

cõsulter sur ses propres besoins ; & sur tout, de ne luy donner aucun moyen de prendre aucun soulagement par son propre choix. Iamais elle ne refusa rien de ce qu'on luy presenta, quelque dégoust qu'elle en peust avoir. Sa soûmission, sa douleur & son humilité furent en toutes façons à l'épreuve ; tout luy estant agreable, pourveu qu'il ne vint point d'elle. Nous n'avons pû remarquer la moindre ombre d'impatience pendant toute sa maladie ; le peu d'estime qu'elle faisoit d'elle-mesme, l'obligeant de recevoir les petits services, que chacune de nos sœurs taschoient de luy rendre, avec des sentimens d'une si grande reconnoissance, que l'on eust dit qu'elle s'estimoit indigne, que l'on pensast à elle.

Son mal prenant de nouveaux accroiſſemens, on iugea à propos de luy donner les derniers Sacremens, qu'elle receut avec des diſpoſitions toutes ſaintes. Le Lundy au ſoir, ſeptiéme de May, elle fut fort preſſée d'une palpitation de cœur, qui n'avoit rien de ſemblable. On entendoit un cliquetis qui ſe faiſoit au deſſous du cœur, à la façon de deux pierres de fuſil, dont on voudroit faire l'eſſay. Sur la minuit on la leva aupres du feu, où elle eût une grande foibleſſe, dont eſtant revenuë, on envoya querir le Pere Chaſtelin ſon Confeſſeur. Apres qu'on eût achevé les prieres des agonizans, eſtant effectivement dans l'agonie, n'ayant plus ny poulx ny mouvement, ſes yeux, l'eſpace d'un bon quart d'heure, regar-

doient fixement au Ciel, en la maniere d'une perſonne fort appliquée. Toute noſtre Communauté eſtoit fort attentive à la conſiderer en cét eſtat, que nous iugeaſmes n'eſtre pas ordinaire: & nous croyons avec probabilité, qu'elle receut en ce tranſport de ſon eſpit, une parfaite cónoiſſance de ſa mort: Car revenant tout d'un coup à ſoy, & ayant un plain uſage de ſes ſens, elle dît d'une voix libre & intelligible, parlant à Cieu, *J'adore vos divines perfe-ctions, O mon Dieu, j'adore voſtre divine juſtice, je m'y abandonne de tout mon cœur.* Puis ſe tournant vers noſtre Communauté, avec un viſage fort guay, & un renouvellement de forces, qui nous sembloit fort extraordinaire, elle demanda quelle heure il eſtoit: on luy

dit

dit qu'il eſtoit trois heures du matin. Voila qui va bien, nous dît-elle : entre cinq & ſix heures, il y aura du changement dans nos affaires. Màis cependant me voicy guerie, on me vient de dire que tout mes maux ſont paſſez, que tout eſt fait, qu'il n'y a plus de douleurs pour moy : & ce qui eſt admirable, c'eſt qu'elle n'avoit plus effectivement aucune apparence de mal, non pas meſme la moindre alteration de poulx. En ſe tournant vers moy, elle me dît d'une façon fort riante ; Vrayment, noſtre Mere, il ne faut pas eſtre ingrate d'un bien fait receu : ie vous prie de me faire dõner noſtre robe pour aller devant le ſaint Sacrement au chœur, afin de remercier Dieu de ſes graces. Ie luy dis que ce ſeroit pour un autre fois. Bien donc ma Mere, repli-

qua-telle, puiſque vous ne le tiouvez pas bon, ie le veux ainſi: Mais chantons donc, s'il vous plaiſt, le *Te Deum*, qu'elle entonna elle-meſme, avec une force extraordinaire. Toute la Communauté pourſuivit l'Hymne avec elle, iuſqu'au verſet, *In te Domine ſperavi non confundar in æternum*, qu'elle repeta deux fois. La priere finie, elle nous dît que ce n'eſtoit pas raillerie, & que veritablement elle eſtoit guerie & ne ſentoit aucune incommodité. Pour vous faire voir que ie dis vray, ajoûta-t-elle, donnez moy à manger, car j'ay bon appetit. On luy fait prendre un boüillon, qu'elle prit fort agreablement, en nous diſant, que ce n'eſtoit pas aſſez. Mais puiſqu'on ne iuge pas à propos, que j'en prenne davantage, ie voudrois bien me cou-

cher, dît-elle. Ie vous prie laiſſez moy prendre mon repos, car ie ſuis haraſſée du travail de la nuit paſſée. Chacune ſe retira, à la reſerve des Infirmieres qui ſe mirent aupres du lit de la malade, laquelle repoſoit en apparence comme un petit enfant; le viſage couvert d'un petit vermillon, qui faiſoit croire qu'elle reprenoit ſon enbon-point. En l'eſpace d'une demie heure, qu'on la regardoit fort fixement, on n'apperceut iamais qu'elle fiſt le moindre ſoûpir: cõme on craignoit de l'éveiller, on ne luy parloit pas: mais l'Infirmiere ayant mis la main ſur la bouche de la malade, trouva qu'elle ne reſpiroit plus. Voila comme cette belle Ame prit ſon vol vers le Ciel. Son viſage reſta comme d'une perſonne qui ſeroit en contempla-

tion. Quoy que pendant ſa vie elle fuſt fort agreable à ſon abord ; elle avoit quelque choſe incomparablement plus attrayant, eſtant morte. L'odeur de ſa vertu s'eſt répenduë par tout ce nouveau monde. Nous ſommes fort importunées de pluſieurs perſonnes, qui demandent quelque choſe qui luy ait ſervi. Bien que nous ayons toute ſorte de ſujet de nous aſſeurer de ſon bon heur, ie ne laiſſe pas de vous demander pour elle , les ſuffrages de noſtre ſaint inſtitut. Et ie vous prie dene me point dénier vos ſaintes prieres, en qualité de

Ma R^de Mere,

Voſtre tres-humble & obeïſſante ſervante
MARIE DE S. BONNAVENTVRE DE IESVS, *Superieure indigne.*

A Quebec ce 4. Octobre 1668.

CETTE LETTRE CIRCVLAIRE a esté envoyée pour les Convents qui sont en France de l'Institut des Religieuses Hospitalieres de Dieppe. Celuy qui a eu soin de la faire imprimer ayant receu quantité de Memoires tres autentiques, sur la vie & la mort de cette heureuse defunte, a iugé à propos d'ajoûter icy les choses qui suivent.

1. QVE deux personnes de pieté ont eu depuis sa mort asseurance de son bon-heur eternel; dont l'une s'adressant à elle pour obtenir de Dieu quelque grace dont elle avoit besoin, la defunte luy répondit, ie le feray: mais ce sera à condition que vous remercirez sa divine bonté des

graces qu'elle ma fait à l'heur de ma mort.

2. Elle a eu tres-souvent connoissance de l'interieur de diverses personnes, & presentes, & absentes, & de l'estat mal heureux de plusieurs qui estoient en peché mortel, & des pechez en particulier tres cachez, mesme par des Confessions sacrileges; dont ayant donné avis à ceux à qui la charité l'obligeoit de le declarer; cõstamment on n'a iamais veu qu'elle s'y soit trompée.

3. Souvent Dieu luy a fait connoistre des choses futures & esloignées, qui sont arrivées comme elle les avoit preveuës.

4. Souvent des Saints du Paradis qui luy apparoissoient, l'ont voulu engager à donner son consentement à de nouvelles souffrances;

ſoit pour de certains pecheurs endurcis, pour leſquels elle avoit grand zele ; ſoit pour des ames de Purgatoire, ſoit pour obtenir de Dieu des faveurs qu'elle demandoit : Iamais elle ne s'y eſt abandonnée que par l'ordre & par la permiſſion de ceux qui conduiſoient ſon ame ; mais l'ayant fait, ces croix nouvelles fondoient incontinent ſur elle, ſi terriblement, qu'elle s'en plaignoit ſouvent à Dieu, avec ſoûmiſſion toutefois & amour, & luy ayant dit quelquefois *terribiliter me crucias*, ce qui meſme luy arriva la veille de ſa mort.

5. Souvent quoy qu'il ne tint qu'à elle, de ſe voir delivrée de ces eſtats crucifians, par où la providence de Dieu la conduiſoit; iamais elle n'a voulu y conſentir,

que ceux qui la conduiſoient ne luy ordonnaſſent : & lors que par leur ordre, elle a demandé quelquefois d'en eſtre delivrée ; Dieu a bien voulu obeïr aux volontez de ſa ſervante.

6. Ceux qui ont eu ſoin de la conduite interieure de cette fille vrayment genereuſe, ont remarqué conſtamment en elle, un ſi bas ſentiment de ſoy-meſme, & un tel éloignement de toute élevation, que non ſeulement elle s'acuſoit de ſes fautes avec une humilité admirable, penetrant juſqu'aux derniers replis de ſon cœur, & ne s'épargnant pas: mais elle eſtoit bien aiſe que l'on la jugeaſt criminelle, & que l'on crût d'elle, ce qu'elle en croyoit elle-meſme ; qu'elle eſtoit toute abiſmée dans le peché, & la

plus grande pechereſſe du monde.

7 Elle eſtoit tres-prudente & d'excellẽt conſeil; tres-clairvoyãte, & qui touchoit incontinent le fond des affaires les plus importantes: toutefois elle ne s'apuyoit iamais ſur ſoy-meſme en ſa propre conduite; & en toutes choſes elle avoit un iugement auſſi ſoûmis, que ſi elle euſt eſté la moins éclairée de la terre.

8 Quoy qu'elle euſt de grandes connoiſſances & de grandes lumieres, par des voyes extraordinaires de Revelations, & apparitions frequentes des Saints du Paradis, & de IESVS-CHRIST meſme, toutefois iamais elle ne s'eſt conduite par ces voiyes-là. Les maximes de l'Evangile, le raiſon & le mouvement de l'obeïſ-

ſance, ont eſté tout ſon apuy ; & l'unique voye qu'elle a toûjours ſuivie, & ſur laquelle ſe ſont appuyez ceux qui ont eu le ſoin de ſa conduite.

9. La Superieure des Religieuſes Hoſpitalieres de Bayeux, pour qui elle avoit tous les amours & les reſpects poſſibles, ayant ſceu ſes infirmitez continnelles de maladie en Canada, & diverſes choſes qui pouvoient luy donner de la peine, luy fit non ſeulement des offres pour ſon retour en France, luy en donnant des moyens tres-faciles & tres-honorables ; mais auſſi luy en fit de tres-inſtantes prieres, dans la veuë qu'elle pourroit beaucoup ſervir à noſtre Cómunauté de Bayeux : Mais cette fille genereuſe le refuſa abſolument, mandant à cette chere amie

de ſon cœur, qu'elle eſtoit attachée à la Croix du Canada par 3. cloux, dont elle ne ſe detacheroit iamais. Le premier, la volonté de Dieu; le ſecõd, le ſalut des ames; & le troiſiéme, ſa vocation en Canada, & ſon vœu d'y mourir; ajoûtant que quant bien meſme toutes les Religieuſes voudroient revenir en France, pourveu qu'il luy fuſt permis, elle demeureroit ſeule en Canada, pour y conſommer ſa vie au ſervice des pauvres Sauvages & des malades du païs.

10. Luy ayant eſté commandé de mettre par écrit ce qui s'eſtoit paſſé en elle dés ſa tendre jeuneſſe. Dés l'âge de trois ans & demy, dît-elle, j'avois un deſir tres-grand de faire la volonté de Dieu, & qu'il la fiſt en moy abſolument. Il me ſouvient que le motif qui

avoit plus de force ſur moy pour me faire éviter le peché, eſtoit que Dieu ne le vouloit pas; & cela m'eſtoit aſſez pour me retenir. En effet quand on vouloit obtenir quelque choſe de moy, ou m'empeſcher de faire quelque choſe, Dieu veut cela, il le faut faire, ou bien Dieu ne veut pas cela, ie me portois & deportois facilement de quoy que ce fuſt, quand on m'objectoit la volonté de Dieu, Et quelque temps apres m'ayant eſté dît par un Pere Ieſuite, le Pere Malherbe, que l'on eſtoit plus aſſeuré dans les ſouffrãces, que l'on faiſoit la volõté de Dieu, & principalement lorſque l'on ſouffroit pour les autres, ie reſſenti un deſir ſi vehemẽt de ſouffrir pour mieux faire la volonté de Dieu, que ie ne penſois plus qu'à demander bien

du mal. Afin de mieux y réüſſir, ie priois la Sainte Vierge avec des inſtances qui ne ſont pas croyables, qu'elle m'enuoyaſt des maladies; & cela tous les iours pluſieurs fois; & ordinairement mon petit cœur en eſtoit ſi attendry, que mes yeux parloient plus que ma bouche.

11 Les ſentimens d'amour qu'elle eût dés ce bas âge pour la tres-Sainte Vierge, & les douceurs qu'elle en recevoit, & du petit IESVS, ne ſont pas concevables.

12. A l'âge de huit ans, elle fit ſa premiere Communion avec une devotion admirable.

13. A l'âge de neuf à dix ans elle eût en ſonge une viſion qui merite d'eſtre remarquée. Elle vit en dormant un grand homme horrible, avec un coutelas en main,

qui s'aprochoit vers elle, pour la mal-traiter. Il luy sembla pour lors qu'elle s'enfuit vers une tour. Ce mal-heureux la poursuivant, la frapa, mais non pas dangereusement; & comme elle invoquoit la Sainte Vierge à son secours, une Religieuse avec un surplis se presenta à elle en cette tour: à sa veuë elle reclama son aide, & s'en vit protegée, & incontinent elle se reveilla. Ce qui est plus remarquable en cecy, c'est que sans iamais avoir veu de Religieuses Hospitalieres, elle reconnut cette Religieuse au visage, lorsqu'elle y entra dans leur Convent de Bayeux, & fut sa premiere Superieure.

14. A l'âge de dix à douze ans, elle signa de son sang une donation admirable qu'elle fit de soy-

mesme à la tres-Sainte Vierge.

15. Le Saint Esprit la voulant disposer à estre Religieuse, luy fit faire les trois vœux suivans. Le premier, de prendre la Sainte Vierge pour sa Mere; luy rendant les respects, les obeïssances, & l'amour que doit une bonne fille à une meilleure Mere. Le second, de ne iamais commetre aucun peché mortel. Le troisiéme, de vivre en perpetuelle continence.

16. A l'âge de douze ans & demy j'entray, dît-elle, au Monastere des Religieuses de Bayeux: mais comme j'avois dit aux Religieuses mesmes que ie ne venois pas pour demeurer, cela me valut de bonnes mortifications; car on m'éprouva au double, crainte que ma vocation ne fust fondée sur des respects humains. Quel-

que chose que l'on me dist, & qu'on me fist, ie demeuray ferme dans la pensée, qu'asseurement ie serois Religieuse ; & ie disois à la Mere des Novices, faites moy tout ce que vous voudrez, vous ne m'osterez point l'habit, ie seray Religieuse, & ie ne sortiray point d'icy, sinon pour aller en Canada. La Sainte Vierge, ajoûte-elle, m'avoit donné cette esperance si ferme, que rien n'estoit capable de me la faire perdre, ou d'avoir la moindre defiance.

17. A l'âge de quatorze ans & demy, elle prit l'habit de Religion. A seize ans elle fit sa profession & passa la mer pour le Canada ; auquel temps Dieu changea de conduite sur elle, la faisant entrer dans des voyes de souffrances interieures

terieures qui ont toûjours esté croissant iusqu'à la mort.

18. Plus ces épreuves des croix & des souffrances interieures ont redoublé en elle, plus aussi les graces du Ciel ont esté abondantes sur elle. Nostre Seigneur luy apparoissant tres-souvent, & plus souvent la Sainte Vierge, & quantité de Saints qui l'encourageoient aux souffrances.

19. S. Michel luy avoit promis son secours & son assistance speciale, pendant le reste de ses iours, mais sur tout à l'heure de la mort. C'est le iour de sa Feste 8. May qu'elle mourut. Ayant fait vœu depuis plusieurs années de faire tout ce qu'elle connoistroit estre à la plus grande gloire de Dieu, ou selon qui luy seroit dit par ceux qui la conduisoient.

20. De toutes les apparitions qui luy ſont arrivées, & qu'elle avoit eu commandement de coucher par écrit, ie n'en rapporteray ici qu'une ſeule, mot à mot, comme elle la écrit. Pour l'intelligence de laquelle on ſçaura que Monſieur de Bernay, dont il eſt fait mention, eſtoit un tres-vertueux Eccleſiaſtique, qui eſtoit Superieur des Religieuſes Hoſpitalieres de Bayeux, où il a veſcu, & eſt mort en odeur de ſainteté, duquel elle avoit eſté déja viſitée apres ſa mort, avant que la nouvelle en fut arrivée en Canada. Voici donc comme elle parle d'une ſeconde viſite. Le 28. Ianvier 1662. comme ie recitois Matines avec la Communauté, ie ſentis Monſieur de Bernay, preſent proche de moy; & quoy que ie

ne visse rien, ie ne pouvois neantmoins douter de la presence de ce bon serviteur de Dieu. Il me fit resouvenir de l'entretien que j'avois eu avec luy, trois iours avant mon depart de Bayeux : & ce souvenir m'a servi depuis. Il m'exhorta d'avoir une grande confiance en Dieu, & esperer qu'il me soûtiendroit dans les besoins où i'estois ; Que i'eusse à dire, ou à faire dire, à Monseigneur nostre Evesque, qu'il ne devoit pas estre en peine pour moy: & que le sujet de l'estat present n'estoit pas causé parcequ'il pensoit. Qu'on avoit sujet d'esperer que Dieu ne me manqueroit pas dans les besoins que j'avois, & qu'il ne falloit pas craindre, mais attendre que sa protection continuëroit sur moy ; Que j'eusse une grande confiance en sa

bonté, & une entiere ſoûmiſſion à ſes ſaintes volontez; qu'il ne falloit pas s'ennuyer, mais avec courage s'offrir à tout ce que la providence ordonneroit. Que la Sainte Vierge ſeroit toûjours ma bonne Mere, que ie m'abandonnaſſe à ſes ſoins, & que ie ne perdiſſe iamais le ſouvenir de ce qu'elle m'avoit eſté, non plus que la confiance que de tout temps j'avois en elle; qu'il me falloit bien garder de la perdre, ou de la laiſſer amortir; que c'eſtoit maintenant le temps d'un plus grand beſoin, & ainſi que ie m'aſſeuraſſe qu'elle m'aideroit : car tout de meſme, me dit-il, qu'une bonne Mere ne pourroit pas abandonner ſon enfant, qu'elle verroit ſur le bord d'un precipice, mais le tiendroit, de peur qu'il ne ſe pre-

cipitast, & ne le laisseroit pas un moment sans estre à ses costez; ainsi la Sainte Vierge qui vous aime mille fois plus que vostre mere, ne vous laissera pas, pourveu que vous ayez une entiere confiance en elle. Vous a t elle iamais manqué au besoin ? Il me remit en memoire, (disant cela,) plusieurs rencontres assez perilleux où i'auois tout a fait esprouué sa protection. Il m'ordonna aussi que j'eusse à lire le 6. Chapitre de la 2. Epistre aux Corinthiens, & que ie n'oubliasse pas la resolution que j'avois euë de m'abandonner à tout ce que Dieu voudroit de moy; lorsque j'estois venuë en Canada. Et de fait, étant sur le point de mon depart, ce saint homme qui estoit le Superieur de nostre Monastere de

Bayeux, me fit diverses interrogations, lesquelles se sont trouvées toutes avoir eu leur effet: car il me dit que peut estre ie n'aurois pas mis le pied hors la maison où j'estois, que ie changerois de disposition; que cette paix & cette douceur se changeroit en amertume; que non seulement sur les chemins, mais mesme lorsque ie serois arrivée dans le païs, j'y trouverois bien du changement. Mais disoit il, ma fille, si non seulement les creatures vous font souffrir; mais si ce Dieu de bonté pour vous se met de la partie, ce sera bien le plus rude: & si non content de cela, il permet aux Demons de vous tourmenter, que diriez-vous? Car voila bien ce qui vous pourra arriver: voyez si vous voulez bien vous exposer à tout

cela; ie vous en avertis, penſez y, il n'y a rien qui vous oblige abſolument. Il me ſemble que ie conceus aſſez ce qu'il me diſoit; mais Dieu m'attiroit ſi fortement, que ie ne pouvois reſiſter à ſon appel, ſans grande infidelité. Ce fut ce qui m'obligea de luy faire cette réponſe. Mon Pere, vous ſçavez quelle eſt la peine de mon cœur, quand ie penſe à faire ce voyage. Cependant ie ſens que Dieu veut cela de moy; & ainſi quand tout ce que vous me dites m'arrivera, ſi Dieu le permet, j'eſpere que ſa bonté me ſoûtiendra; & dés à preſent ie m'y ſoûmets. Il m'aſſeura depuis, qu'il avoit toûjours eu la penſée, que ie devois eſtre preferée à mon aînée, pour le Canada, & que Dieu aſſeurement m'y vouloit.

Ce ſont les propres termes de cette genereuſe fille, dont la vie meriteroit ſans doute d'eſtre imprimée, y ayant beaucoup à apprendre pour tout le monde, mais principalement pour les perſonnes qui conduiſent les ames, & pour celles que Dieu conduit par des voyes extraordinaires, dont toute ſa vie n'a eſté qu'une ſuite; quoy que choſe du monde n'en parût à qui que ce ſoit, ſinon à ceux qui conduiſoient ſon Ame, & à Monſeigneur l'Eveſque de Quebec, qui aimoit & qui honoroit ſa vertu, qui la rendoient aimable à tous ceux qui la connoiſſoient, & qui répandoit par tout une odeur de ſa veritable ſainteté, qui ne conſiſte que dans la pratique des ſolides vertus, que cette fidelle amante de IESVS-CHRIST

crucifié estimoit uniquement ; ayant refuy de tout son pouvoir toutes les voyes extraordinaires, où elle craignoit toûjours d'estre trompée, & que ceux qui la conduisoient n'y fussent eux-mesmes trompez. Elle ne desiroit en cette vie que les croix & souffrances, priant Dieu qu'il luy reservast pour le Paradis, ses faveurs gratuites, qui ne sont pas la sainteté. Mais Dieu qui est le Maistre en a voulu user autrement ; Qu'il en soit beny à iamais.

Des Vrsulines & Hospitalieres.

ON ne peut assez estimer le bon heur du Canada, d'y avoir depuis pres de trente ans, les deux Maisons Religieuses d'Vrsulines & d'Hospitalieres, qui y

eſtoient neceſſaires ; & qui s'acquittent dignement & saintemẽt, de ce que Dieu & les hommes ont pû attendre d'elles, chacune dans ſes emplois où la divine providence les avoit deſtinées.

Les Meres Vrſulines ont eu tant de bon-heur dans l'inſtruction des filles qu'on leur a confiées ; ſoit Penſionnaires, ſoit externes qui frequentent leurs Claſſes, qu'en voyant les ménages de Canada, & chaque maiſon en particulier; tres-aiſément on y diſtingue, par l'éducation Chreſtienne des enfans, les meres de familles qui ſont ſorties de leurs maiſons, d'avec celles qui n'ont pas eu cét avantage.

Les Meres Hoſpitalieres ont un ſoin ſi charitable des malades, qui y ſont toûjours en grand nom-

bre ; que tous ceux qui y meurent y ſont ſaintement diſpoſez pour le Ciel ; & la pluſpart de ceux qui y recouvrent la ſanté, n'en ſortent qu'avec beaucoup d'édification.

La Regularité eſt auſſi exacte dans ces deux Maiſons Religieuſes, qu'elle ſoit en aucun des Monaſteres les plus reglez de France. Les filles nées ſur le païs y prennent ſi heureuſement les impreſſions de pieté, & de la vie vrayment Religieuſe, que c'eſt une conſolation au milieu de la Barbarie, d'y voir des exemples de ſainteté, qui ne cedent en rien à ce que l'Europe a pû voir de plus admirable en ce genre. La Lettre Circulaire, qui eſt cy-devant, en eſt une illuſtre preuve.

LETTRE DE LA REVERENDE MERE SVPERIEVRE

Des Religieuſes Hoſpitalieres de Kebec en la Nouvelle France.

Du 20. *Octobre* 1668.



LETTRE DE LA REVERENDE Mere Superieure des Religieuſes Hoſpitalieres de Kebec en la Nouvelle France.

Du 20. Octobre 1668.

*A Monſieur ** Bourgeois de Paris.*

MONSIEVR

IESVS & ſon Saint Amour ſoit à iamais la recompenſe de toutes vos Charitez. C'eſt le deſir d'un cœur qui vous cherit & honnore veritablement, & qui ne ceſſera point de ſolliciter le Ciel pour

voſtre conſervation. Nous auons receu tout ce qu'il vous a plû avoir la bonté de nous procurer & envoyer; tous nos pauvres malades vous en remercient, & nôtre petite Communauté vous en rendant tres humbles graces, vous fait offre de ſes reſpects les plus ſoûmis avec une ample participation en ſes prieres & bonnes actions; & ſuplie la Divine Bonté de vous conſerver pour le ſoulagement des pauvres & vous remplir de benedictions. Ie vous diray pour nouvelles, que Dieu nous a oſté un de nos meilleurs Sujets: C'eſtoit une fille de trente ſix ans forte & adroite à tout, d'un eſprit, vertu, & prudence qui n'eſtoient pas du commun. Sa ferveur & ſon amour envers Dieu luy ont tellement échauffé le

ſang, qu'une de ſes veines s'eſt ouverte qui luy en a fait vomir quantité; enſuitte la fievre continuë, & une grande oppreſſion l'ont reduite à l'extremité au bout de dix ſept iours, elle mourut enfin le huitiéme de May dernier nous laiſſant dans une douleur & regret inconcevables d'une telle perte en un temps & un lieu auſquels on à tant de beſoin de ſuiets de cette trempe, qui ſont ſi rares en Canada, que ie ne penſe pas y en voir de ma vie un ſemblable. Mais Dieu qui connoiſt tout ordonne de ces choſes ſelon ſa Divine ſageſſe pour le mieux: C'eſt pourquoy nous adorons ſes ordres avec une humble ſoumiſſion, eſperant que ſa bonté y ſupplera par des voyes qui nous ſont

inconneuës. Cependant cela ne laiſſe pas de nous incommoder beaucoup dans noſtre petit nombre, ce qui nous a obligé de prendre encore deux ſœurs converſes faute de trouver de dot pour celles du cœur, de ſorte que nous ne ſômes preſentement que 12. du cœur & ſix converſes. Quãd il plaira à Noſtre Seigneur il augmentera le nombre de nos Religieuſes, puiſqu'il augmente tous les iours le nombre & les neceſſitez de nos malades. Nous eſperons que IESVS-CHRIST par ſa Sainte grace nous donnera des forces pour y ſubvenir, quoy que pluſieurs d'entre nous cômencent a s'affoiblir à cauſe de leur âge & de leurs travaux depuis 29. ans que nous ſommes en ce pays. Si Dieu

inſpiroit à quelques bonnes filles de nous venir ayder à ſoulager IESVS CHRIST dans les pauvres malades dont nous avons toûjours grand nombre, elles trouveroient aſſurement une ample moiſſon de merites pour cette vie & de benedictions pour l'autre. Et attendant cela, Monſieur, ie vous envoye un petit memoire de nos beſoins les plus preſſens; nous ne doutons point que vous ne nous procuriez ce qui eſt marqué dedans avec tout voſtre zele & ferueur ordinaire, & que vous ne redoubliez meſme voſtre Charité, parce que vous ſçavez de bonne part que noſtre revenu eſt beaucoup diminué, & que ſans ce que vous nous envoyez, nous ne pourrions pas recevoir & aſſi-

ſter les malades : pour nous autres nous nous paſſerons comme nous pourons eſtant bien contentes d'experimenter les effets de la Sainte pauvreté, la bien aymée de Noſtre Sauveur que nous avons embraſſée de bon cœur lors que nous l'avons voueé ; mais la Divine Providence eſt ſi grande & ſi aſſurée ſur les perſonnes qui s'abandonnent entierement à elle, qu'elle nous a toûjours aſſiſtées & nous aſſiſtera encore ſi nous luy ſommes fideles dans noſtre Vocation. Ie vous dis tout cecy, Monſieur, comme à noſtre bon pere & protecteur, à qui ie parle en toute confiance, & que nous aymons parfaitement & avons ſouvent preſent devant Noſtre Seigneur, auquel nous ne man-

quons pas de vous recommander tous les iours, & en qui ie ſuis tres conſtamment,

MONSIEVR,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſante ſervante en Noſtre Seigneur, Sœur Marie de S. Bonaventure de IESVS Superieure tres indigne.

De noſtre Monaſtere de la Miſericorde de IESVS *a Kebec le 20. Octobre 1668.*

MESSIEURS ET DAMES qui auront la bonté de faire quelques charitez & aumônes des Drogues & autres choses specifiées au Memoire cy-apres écrit, sont priez de les envoyer chez Monsieur Cramoisy, Imprimeur ordinaire du Roy, Bourgeois de Paris, demeurant ruë S. Iacques; ou de l'en faire avertir, & il ne manquera de les envoyer querir.

MEMOIRE DE CE QVI EST necessaire pour l'Hospital de Kebec, de la Nouvelle France, pour y pouvoir estre envoyé au mois de Feurier & Mars 1669. au plus tard.

QVATRE livres de Sené.
Quatre livres de Manne.
Deux livres de Theriaque fine.
Huit livres de Thamarins.
Vne livre de Giroffe.
Trois livres de poivre.
Vne livre de Muscade.
Du sucre.
De la Cassonnade pour les Compositions & les Sirops.
De la Toille pour faire des Draps, des chemises & des serviettes, ou
Du linge tout fait.
De la toille blanche.
Vne piece de toille pour ensevelir les morts.
Du fil pour coudre.
Six bonnes couvertures blanches.
Des espingles & des eguilles.
Des peignes pour les malades.
Dix livres de sierges pour l'Autel.

Deux Tableaux à bordure dorée.
Des chandeliers dorez.
Des Chapelets.
Des petits livres de devotions.
Du papier blanc.
Des plumes.
De la cire d'espagne.
De la serge noire.
De la futiane blanche à doubler.
Et sur tout du linge parce que l'Hospital en manque.

